

La vie de saint Issa

I – Voyage au Tibet - pages 1 à 38

II – L'apocryphe d'Hémis - pages 39 à 56

I – Voyage au Tibet

Pendant mon séjour aux Indes, j'eus souvent l'occasion de m'entretenir avec des bouddhistes, et les récits qu'ils me firent sur le Tibet eurent le don d'exciter tellement ma curiosité que je résolus de faire un voyage dans ce pays encore peu connu. Dans ce but, je choisis une route qui se dirigeait à travers le pays de Kachmir, que je me proposais de visiter depuis longtemps.

Le 14 octobre 1887, je montai dans un compartiment de chemin de fer, absolument bondé de militaires, et me rendis de Lahore à Raval-Pindi, où j'arrivai le lendemain, vers midi. Après avoir pris quelque repos et visité la ville à laquelle sa garnison permanente donne l'aspect d'un camp de guerre, je fus acheter les objets qui m'étaient nécessaires sur une route où, au lieu d'une voie ferrée, on emploie encore le mode de traction des chevaux. Aidé de mon serviteur nègre de Pondichéry, j'emballai tout mon bagage, louai une tonga, sorte de véhicule à deux roues tiré par deux chevaux et, m'étant installé sur la banquette arrière, commençai à parcourir la pittoresque route qui mène du côté du Kachmir.

Notre tonga prit bientôt une allure très rapide sur cette magnifique route. Il nous fallut louvoyer avec beaucoup d'adresse au milieu d'une grande caravane formée par un convoi militaire et dont les bagages, portés à dos de chameau, faisaient partie d'un détachement qui, du camp, rentrait en ville. La vallée du Pendjab finit bientôt, et, en grimpant un chemin aux sinuosités infinies, nous nous engageâmes dans les contreforts de l'Himalaya. Les pentes devinrent de plus en plus abruptes. Derrière nous, se déroula le panorama délicieux de la région que nous venions de traverser et qui s'abîmait de plus en plus à nos pieds. Le soleil venait d'embraser d'un dernier regard lassé les cimes des montagnes, quand notre tonga sortit gaiement des zigzags qu'elle dessinait sur la crête d'une montagne boisée au pied de laquelle s'est si

confortablement installée la petite ville de Muree. C'est là, qu'en été, des familles entières de fonctionnaires anglais viennent chercher un peu d'ombre et de fraîcheur.

Ordinairement, on peut aller en tonga de Muree jusqu'à Srinagar, mais, à l'approche de l'hiver, saison où tous les européens désertent le Kachmir, le service des tongas est suspendu. J'entrepris précisément mon voyage au moment où la vie commençait à se ralentir un peu, ce qui eut le don d'étonner fortement les anglais qui me rencontrèrent sur leur route en s'en revenant aux Indes. Ils firent de vains efforts pour deviner le but de mon voyage au Kachmir.

La chaussée n'étant pas encore entièrement construite au moment où je me mis en route, je louai des chevaux de selle et ce, au prix de beaucoup de difficultés. Le soir était déjà venu quand nous commençâmes à descendre de Muree, qui est à cinq mille pieds d'altitude. Notre voyage n'avait rien de folâtre, sur une route noire et creusée d'ornières par les dernières pluies, nos chevaux la devinaient plutôt qu'ils ne la voyaient réellement. Bientôt, la nuit se fit complète, une pluie d'orage vint nous surprendre en pleine campagne, et grâce aux chênes touffus et plus que centenaires qui bordaient notre route, nous fûmes bientôt plongés dans d'insondables ténèbres. Aussi, pour ne point courir le risque de nous perdre l'un l'autre, nous appelâmes-nous à haute voix tout le temps que dura notre course. Dans cette obscurité impénétrable, nous devinions de lourdes masses de roc presque au-dessus de nos têtes. A gauche de la route, mugissait un torrent dont l'eau formait une cascade que les arbres nous dérobaient.

Il y avait environ deux heures que nous pataignons dans la boue et que la pluie glacée nous transperçait jusqu'aux moelles, quand nous aperçûmes de loin un petit feu qui surexcita nos forces. Mais que ces feux là sont trompeurs au milieu des montagnes ! On croit les voir brûler tout près de soi, et ils disparaissent tout d'un coup pour réapparaître de nouveau, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de vous, comme s'il prenait plaisir à se jouer du voyageur harassé. Pendant ce temps, le chemin fait mille détours et zigzague de çà de là, et le feu, immobile, semble être animé d'un mouvement continu. L'obscurité nous empêche, en effet, de reconnaître que nous-mêmes modifions notre direction à chaque instant.

J'avais déjà abandonné tout espoir de m'approcher de ce feu tant désiré, quand il apparut de nouveau et, cette fois, si près de nous que nos chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes. Il me faut ici remercier très sincèrement les anglais pour la prévoyance dont ils ont fait preuve en bâtissant sur toutes les routes de petits bungalows, sorte de maison composée d'un rez-de-chaussée et destinée à abriter les voyageurs. Il est vrai

qu'il ne faut point exiger de confort dans ces sortes d'hôtels, c'est là une chose à laquelle un voyageur brisé de fatigue ne pense d'ailleurs même pas, et il est au comble du bonheur en trouvant à sa disposition une chambre propre et sèche.

Sans doute, les Indous ne s'attendaient pas à voir arriver un voyageur à cette heure avancée de la nuit et dans une pareille saison, car ils avaient emporté les clefs du bungalow dont il nous fallut forcer la porte. Je me précipitai sur le lit qu'on venait de me préparer, lit qui se composait d'un oreiller et d'un tapis trempé d'eau, et je m'endormis presque aussitôt. À la pointe du jour, après avoir pris du thé et un peu de conserves, nous reprîmes notre route, baignés dans les rayons brûlants du soleil. De temps à autre, nous rencontrions des villages, d'abord dans un défilé superbe, puis le long de la route qui serpente au sein des montagnes. Nous descendîmes enfin jusqu'à la rivière Djelum dont les eaux coulent avec grâce au milieu de rochers. Son cours en est obstrué, entre deux gorges, dont les cimes, en plusieurs endroits, atteignent presque la voûte azurée du ciel de l'Himalaya, ciel qui se montre ici remarquablement pur et serein.

Vers midi, nous arrivions à un hameau appelé Tongue, situé au bord de la rivière et qui présente une unique rangée de cabanes, faisant l'effet de caisses ouvertes sur la façade. On y vend des comestibles et toutes sortes de marchandises de détail. Les Indous y pullulent, portant au front les insignes diversement colorés de leurs castes. On y voit aussi de beaux Kachmiriens vêtus de longues chemises blanches et de turbans également blancs.

Je louai ici, moyennant un bon prix, le cabriolet indou d'un Kachmirien. Cet équipage est construit de telle sorte que pour s'y tenir assis, il faut croiser les jambes à la turque, le siège en est si petit que c'est tout juste si deux personnes peuvent s'y installer. L'absence d'un dossier rend ce mode de locomotion très dangereux. Néanmoins, je préfèrai cette sorte de table circulaire montée sur roues à un cheval, désireux que j'étais d'atteindre le plus vite possible le but de mon voyage. À peine avais-je parcouru un demi-kilomètre que je regrettai sérieusement le cheval que j'avais délaissé, tant j'éprouvais de fatigue à tenir les jambes croisées et à observer l'équilibre. Malheureusement, il se faisait déjà tard. Le soir tombait, quand je m'approchai du village Hori, brisé de fatigue, meurtri par les cahots incessants, les jambes comme envahies par des millions de fourmis et complètement incapable de jouir du pittoresque paysage qui s'étendait devant nos yeux à mesure que nous avancions le long du Djelum, dont les rives sont bordées d'un côté de rochers escarpés et de l'autre de montagnes entièrement boisées. À Hori, je fis la rencontre d'une

caravane de pèlerins qui revenaient de la Mecque. Se figurant que j'étais médecin et apprenant la hâte que j'avais d'arriver dans le Ladak, ils me prièrent de m'associer à eux, ce que je leur promis de faire après Srinagar que, dès l'aube, je gagnai à cheval.

J'avais passé toute ma nuit assis sur le lit, une torche enflammée à la main, sans fermer les yeux et craignant la morsure d'un scorpion ou d'un mille-pattes qui pullulent dans tous les bungalows. J'avais parfois honte de la crainte que m'inspirait une pareille bestiole, et pourtant je ne pus m'endormir. Où est, à vrai dire, chez l'homme, la frontière qui sépare le courage de la poltronnerie ? Je ne me vanterais pas de ma bravoure par fanfaronnade, je ne suis pas non plus poltron, et cependant la peur insurmontable que m'inspirait cette engeance de petits animaux malfaisants chassa le sommeil de mes paupières, malgré mon extrême fatigue ...

Nos chevaux s'avançaient au pas dans une vallée plate, encadrée de hautes montagnes. Baigné que j'étais dans les rayons du soleil, je ne tardai pas à m'endormir en selle. Une fraîcheur subite qui me pénétrait intimement, me réveilla. Je vis que nous commencions déjà à gravir un sentier de montagne, au milieu d'une vaste forêt qui, tantôt s'entr'ouvrait et me permettait alors d'admirer à loisir le rivage magnifique d'un torrent impétueux, et qui tantôt dérobaient à nos yeux les montagnes, le ciel, le paysage entier, nous laissant entendre en revanche le chant d'une foule d'oiseaux bigarrés. Nous sortîmes de la forêt vers midi, descendîmes jusqu'à un petit hameau qui se trouve au bord de la rivière et poursuivîmes notre voyage, après nous être réconfortés par un goûter froid. Je m'en fus au bazar et tentai d'y acheter un verre de lait chaud à un indou accroupi devant une grande chaudière pleine de lait bouillant. Quelle ne fut pas ma surprise quand il me proposa d'emporter la chaudière avec son contenu, affirmant que j'avais souillé le lait qu'elle renfermait.

« J'ai besoin d'un verre de lait et non de la chaudière » fis-je à l'indou.

« D'après nos lois, me répondit ce marchand, si quelqu'un qui ne fait pas partie de notre caste a longtemps fixé un de nos objets ou bien un aliment, il nous faut laver celui-là et jeter celui-ci à la rue, toi, ô Saab, tu as souillé mon lait, et personne n'en boira plus, car non seulement tu ne t'es pas contenté de le fixer, mais tu l'as encore montré du doigt. »

En effet, j'avais longtemps examiné sa marchandise pour être sûr que ce fût vraiment du lait et j'avais indiqué du doigt au marchand de quel côté je voulais qu'il m'en puisât. Plein de respect pour les lois et coutumes des peuples étrangers, je payai sans disputer une roupie, prix de tout le lait que le marchand avait répandu à terre, bien

que je n'en eusse pris qu'un verre. Voilà qui m'apprit à ne pas fixer dorénavant mes yeux sur la nourriture des indous.

Il n'y a pas de croyance religieuse plus embrouillée par une foule de cérémonies, lois et commentaires que ne l'est le brahmanisme. Tandis que chacune des religions principales n'a qu'une Bible, qu'un Évangile et qu'un Coran, livres où puisent leur foi les hébreux, les chrétiens et les musulmans, les indous brahmes possèdent un si grand nombre de commentaires in-folio que le brahmine le plus savant a eu à peine le temps d'aller jusqu'au dixième. En laissant de côté les quatre livres des Védas, les Puranas, écrits en langue sanscrite et composés de dix-huit volumes contenant quatre cent mille strophes qui traitent du droit, de la théogonie, de la médecine, de la création, de la destruction et de la régénération du monde, etc ... ; les vastes Chastras, qui traitent des mathématiques, de la grammaire, etc ... ; les Oupovedas, Oupanichadas, Oupopouranas, qui servent d'explication aux Puranas, et une foule d'autres commentaires en plusieurs volumes, il reste encore les douze vastes livres qui contiennent les lois de Manu, petit-fils de Brahma, livres qui s'occupent non seulement du droit civil et pénal, mais encore des règles canoniques, règles qui imposent à leurs adeptes un nombre de cérémonies tellement considérable, qu'on se surprend à admirer l'inaltérable patience qu'apportent les indous dans l'observation des préceptes dictés par saint Manu. Manu était incontestablement un grand législateur et un grand penseur, mais il a tant écrit qu'il lui arrive parfois de se contredire dans le courant d'une même page. Les brahmines ne se donnent pas la peine de le remarquer, et les pauvres indous, dont le labeur nourrit la caste des brahmines, obéissent servilement à leur clergé, dont les prescriptions leur enjoignent de ne jamais toucher à un homme qui n'appartiendra pas à leur caste et qui, d'un autre côté, défendent absolument à un étranger de fixer son attention sur ce qui appartient à l'indou. En s'en tenant au strict sens de cette loi, l'indou s'imagine que ses aliments sont souillés s'ils ont été, de la part d'un étranger, l'objet d'une attention un peu trop soutenue. Et cependant, le brahmanisme a été, au commencement même de sa seconde naissance, une religion purement monothéiste, ne reconnaissant qu'un Dieu infini et indivisible. Ainsi qu'il en est arrivé de tout temps et dans toutes les religions, le clergé abusa de la situation privilégiée qui le plaçait au-dessus de la foule des ignorants et confectionna hâtivement différentes formes extérieures du culte et quelques lois, pensant agir ainsi sur les masses. Les choses en vinrent bientôt là que le principe du monothéisme, dont les Védas nous ont donné une conception si claire, alla pour ainsi dire se fondre en une série absurde et illimitée de dieux et de déesses, demi-dieux, génies, anges et diables que représentaient des idoles de formes très

variées, mais horribles quand même. Le peuple, jadis glorieux comme sa religion était autrefois grande et pure, glisse maintenant à une complète idiotie. C'est à peine si sa journée lui suffit pour accomplir toutes les prescriptions de ses canons. On peut dire, d'une façon positive, que les indous ne subsistent que pour faire vivre la secte principale des brahmines, qui ont pris en main le pouvoir temporel que possédaient jadis des souverains indépendants du peuple. Tout en gouvernant l'Inde, les anglais ne se mêlent pas de ce côté de la vie publique, aussi les brahmines en profitent-ils pour soutenir dans la nation l'espoir d'un avenir meilleur.

Le soleil se coucha bientôt derrière le haut faît d'une montagne, et les ténèbres de la nuit envahirent en un moment le pittoresque paysage que nous traversions. Bientôt l'étroite vallée le long de laquelle coule la Djelum s'endormit aussi. Notre route, serpentant le long d'une corniche étroite de rochers à pic, se déroba insensiblement à notre vue, montagnes et arbres se confondirent en une seule masse sombre, et les étoiles, aux rayons changeants, étincelèrent sur la voûte céleste. Il nous fallut mettre pied à terre et marcher à tâtons le long de la montagne, de peur de devenir la proie de l'abîme qui s'ouvrirait sous nos pieds. À une heure avancée de la nuit, nous traversions un pont et grimpions une montée à pic qui conduit au bungalow Ouri, placé à ces hauteurs dans un isolement complet. Le lendemain, nous traversions une charmante région, toujours en côtoyant la rivière au détour de laquelle nous vîmes les ruines d'une forteresse Séike, qui nous parut se souvenir tristement de son passé glorieux. Dans un petit vallon encaissé au milieu des montagnes, se trouvait un bungalow qui semblait nous souhaiter la bienvenue. À proximité de là, campait un régiment de cavalerie du Maharadjah du Kachmir.

Apprenant que j'étais de nationalité russe, les officiers m'invitèrent à déjeuner avec eux. C'est là que j'eus le plaisir de faire connaissance avec le colonel Brown, qui avait le premier, composé un dictionnaire de la langue afghane pouchtou.

Désireux que j'étais de gagner le plus tôt possible la ville de Srinagar, je continuai mon chemin à travers une pittoresque région qui s'étendait au pied des monts, après avoir longtemps côtoyé la rivière. A nos yeux fatigués par la monotonie des paysages précédents, se déployait une vallée bien peuplée, avec des maisons à deux étages entourées de jardins et de champs cultivés. Un peu plus loin, commence la célèbre vallée du Kachmir, située derrière une rangée de collines que je franchis vers le soir. Quel superbe panorama s'étala sous mes yeux, quand je me trouvai au faît de la dernière colline qui sépare d'avec la vallée de Kachmir le pays montagneux que je venais de parcourir ! Un tableau ravissant enchanta mes regards. La vallée du Kachmir,

dont les limites se perdent à l'horizon, et qui partout est très peuplée, se trouve encaissée au milieu des hautes montagnes de l'Himalaya. Au lever et au coucher du soleil, la zone des neiges éternelles paraît un anneau d'argent qui ceindrait ce charmant et riche plateau que sillonnent tant de rivières et de belles routes. Des jardins, des collines, un lac dont les nombreux îlots sont couverts de constructions d'un style prétentieux, tout cela reporte le voyageur dans un autre monde. Il lui semble qu'il n'y ait plus besoin d'aller plus loin et que là doit se trouver le paradis dont ses gouvernantes l'ont entretenu si souvent pendant son enfance.

Les voiles de la nuit gagnèrent peu à peu la vallée, confondant montagnes, jardins et lacs en une seule masse sombre que perçaient parfois des feux lointains, semblables à des étoiles. Je descendis la vallée, me dirigeant vers la Djelum, qui s'est frayé, à travers un défilé étroit, un passage au milieu de la montagne pour unir ses eaux à celles du fleuve Ind. D'après la légende, la vallée aurait été jadis une sorte de grand lac mer, un passage, formé entre deux rochers, aurait mis à sec ce lac intérieur, ne laissant plus à sa place que quelques petits étangs, et la Djelum qui apporte aujourd'hui ses eaux à l'Ind. Les rives en étaient couvertes d'une nuée d'embarcations longues et étroites qu'habitent toute l'année les propriétaires avec leur famille.

D'ici, on peut gagner Srinagar en une journée, si l'on voyage à cheval. Le parcours en bateau nécessite une journée et demie. Je m'arrêtai à ce dernier moyen, et après avoir choisi un canot et en avoir débattu le prix avec son propriétaire, je m'installai à la proue sur un tapis protégé par une sorte d'auvent. Le bateau quitta la rive à minuit, nous entraînant rapidement vers Srinagar. À l'autre extrémité de la barque, un indou me préparait du thé. Je me laissai aller au sommeil, heureux de savoir que mon voyage s'accomplissait tout de même.

Je fus réveillé par la chaude caresse des rayons du soleil, qui se glissaient par le devant de l'abri, et ce que je vis me ravit au-delà de toute expression : des rivages entièrement verts, les contours lointains des cimes couvertes de neige, les villages que de temps à autre on apercevait au pied des monts, la nappe cristalline des eaux, l'air pur et particulièrement agréable que j'aspirais avec avidité, le gazouillement d'une infinité d'oiseaux, un ciel d'une pureté extraordinaire. Derrière moi, l'eau clapotait sous l'impulsion d'un aviron arrondi du bout que maniait avec aisance une femme superbe, aux yeux merveilleux et au teint bronzé par le soleil, à l'air plein d'indifférence. Toutes ces choses me firent tomber comme en extase, et j'oubliais totalement la raison de ma présence sur la rivière. En ce moment, je n'avais même plus le désir d'atteindre le but de mon voyage, et cependant qu'il me restait des

privations à subir et des dangers à affronter ! Je me sentais si bien ici ! Le canot glissait rapidement, les paysages se déroulaient sous mes yeux sans s'arrêter, pour se perdre derrière les confins de l'horizon. Ils se confondaient avec les montagnes que nous avions dépassées et semblaient faire corps avec elles, puis, devant moi, c'était un autre panorama qui s'étalait et qui semblait se dérouler du flanc de la montagne qu'on voyait de plus en plus grandir.

Le jour baissait que je ne me lassais pas de contempler cette magnifique nature, dont la vue réveillait en moi des souvenirs d'enfance et de jeunesse. Qu'ils étaient beaux, ces jours à jamais passés !

À mesure qu'on approche de Srinagar, on rencontre des villages de plus en plus nombreux, enfouis dans la verdure. À l'approche de notre bateau, les habitants accouraient assez peu nombreux, les hommes, coiffés de turbans, les femmes, en petits bonnets, et revêtues de longues chemises descendant jusqu'à terre, les enfants, dans un état de nudité qui faisait songer aux costumes de nos premiers pères.

À l'entrée de la ville, on voit une rangée de barques et de maisons flottantes où logent des familles entières. Les cimes des montagnes lointaines, couvertes de neige, se laissaient caresser une dernière fois par les rayons du soleil couchant, quand nous glissâmes entre les deux files de maisons de bois de Srinagar dont la rive est entièrement bordée. La vie semble cesser ici au coucher du Soleil. Des milliers de bateaux (dunga) multicolores et de barques (bangla) ornées de palanquins étaient amarrés le long de la berge. Kachmiriens et Kachmiriennes se trouvaient près du fleuve, dans le primitif costume d'Adam et d'Ève : ils accomplissaient leurs ablutions crépusculaires, n'éprouvant aucune gêne l'un devant l'autre, car ils exécutaient un rite dont l'importance est beaucoup plus grande pour eux que celle de tous les préjugés humains.

Le 20 octobre, je me réveillai dans une chambre propre d'où l'on avait une vue très gaie sur la rivière qu'inondait alors le soleil du Kachmir. Comme je n'ai pas pour but ici de décrire mon voyage, je renonce à énumérer les vallées, tout ce paradis de lacs, d'îles enchanteresses, ces palais historiques, ces pagodes pleines de mystérieux, ces villages coquets qui semblent perdus dans de vastes jardins. De tous côtés, se dressent les majestueuses cimes des géants de l'Himalaya, sur qui s'étend à perte de vue un blanc linceul de neiges éternelles. Je noterai seulement les préparatifs que je fis en vue d'un nouveau voyage du côté du Tibet. Je passai six jours à Srinagar, faisant de longues excursions dans les environs enchanteurs de la ville, examinant les

nombreuses ruines qui témoignent de l'ancienne prospérité de la région, et étudiant les curieux usages du pays.

Le Kachmir, ainsi que d'autres provinces qui s'y rattachent, telles que le Baltistan, le Ladak, etc., sont vassales de l'Angleterre. Elles firent jadis partie des possessions du Lion du Pendjab, Randjid Sing. À sa mort, les troupes anglaises occupèrent Lahore, capitale du Pendjab, séparèrent le Kachmir d'avec le reste de l'Empire, et le cédèrent à titre de possession héréditaire et moyennant cent soixante millions de francs, à Goulab-Sing, un des familiers du souverain défunt, à qui ils conférèrent en outre le titre de maharadjah. À l'époque de mon voyage, le maharadjah actuel était Pertab-Sing, petit-fils de Goulab, et dont la résidence familière est Jamu, sur le versant sud de l'Himalaya.

La célèbre « Vallée heureuse » du Kachmir, longue de quatre-vingt-cinq miles et large de vingt-cinq, ne jouit vraiment de sa gloire et de sa prospérité que sous le grand Mogol, dont la cour aimait à goûter ici les douceurs de la villégiature, au milieu de pavillons encore debout sur les îlots du lac. La plupart des maharadjahs de l'Hindoustan venaient jadis passer ici les mois d'été et prendre part aux fêtes magnifiques que donnait le grand Mogol. Mais les temps ont bien changé et l'heureuse vallée n'est plus qu'une retraite de mendiants : les herbes et les moisissures ont couvert l'eau limpide du lac, le genévrier sauvage a étouffé toute la végétation des îles, les palais et les pavillons n'ont plus laissé que le souvenir de leur grandeur défunte, l'herbe et la terre ont recouvert les constructions qui tombent en ruines. Les montagnes environnantes et leurs cimes éternellement blanches semblent se laisser envahir par une morne tristesse et garder l'espérance d'un temps meilleur pour l'éclosion de leurs beautés immortelles. Les habitants, jadis spirituels, beaux et propres, ont tourné à l'idiotie. Ils sont devenus sales et paresseux. C'est le fouet qui les gouverne maintenant et non plus le glaive.

Les Kachmiriens ont été si souvent exposés aux pillages et aux incursions, ils ont eu tant de maîtres divers, que maintenant ils font fi de tout, passent le temps près de leur mangal ou au bord des rivières, font des cancons chez leurs proches, ou s'occupent au travail minutieux des célèbres châles, ou bien encore exécutent des dessins ajourés sur or ou sur argent. Les femmes kachmiriennes elles-mêmes sont mélancoliques et une inconcevable tristesse se répand sur leurs traits. Partout règnent la misère et la malpropreté. Les beaux hommes et les superbes femmes du Kachmir sont sales et déguenillés, d'une façon qu'on a peine à se figurer. Le costume des deux sexes se compose, hiver comme été, d'une longue chemise d'une étoffe épaisse et aux

manches bouffantes. On porte cette chemise jusqu'à usure complète et jamais, au grand jamais, on ne la blanchit, de sorte que le turban blanc des hommes paraît d'une neige éblouissante auprès de leur chemise sale, couverte de crachats et de taches de graisse. Une grande tristesse pénètre le voyageur à voir le contraste entre cette riche et opulente nature et ces gens vêtus de haillons. La capitale du pays, Srinagar ou, pour lui donner le nom qu'elle porte ici, d'après la contrée, Kachmir, est située au bord de la Djelum, le long de laquelle, elle s'étend vers le sud sur une distance de cinq kilomètres. Les maisons à deux étages qu'habite une population de cent mille habitants, sont bâties en bois et bordent les berges du fleuve. La ville n'a pas plus de deux kilomètres de largeur, tout le monde vit sur la rivière dont les rives sont reliées entre elles par une dizaine de ponts. Des gradins conduisent des maisons jusqu'à l'eau de la Djelum où, toute la journée, on fait ses ablutions, on se baigne et on lave la vaisselle, qui consiste à peu près en deux ou trois cruches de cuivre. Une partie des habitants pratique la religion musulmane, deux tiers en sont brahmines, on n'y trouve que fort peu de bouddhistes.

Il était temps de commencer mes préparatifs de voyage avant de me lancer dans l'inconnu. Ayant fait l'acquisition de différentes sortes de conserves, de quelques caissons de vin et des objets qui m'étaient indispensables dans un voyage à travers un pays aussi peu peuplé que l'est le Tibet, j'emballai tous mes bagages dans des caisses, louai dix porteurs et un interprète, m'achetai un cheval pour moi-même et fixai le départ au 27 octobre. Pour égayer ma route, je pris à un brave français, monsieur Peicheau, cultivateur des vignes du Maharadjah, un grand chien qui avait fait la traversée du Pamir avec mes amis Bonvalot, Capus et Pépin, les explorateurs bien connus. Voulant abréger le voyage de deux jours, je fis partir les porteurs dès l'aube de l'autre côté du lac. Pour moi, je le traversai en bateau et rejoignis ma caravane et mon cheval au pied de la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de Srinagar de la gorge du Sind. Jamais je n'oublierai les tortures qu'il nous fallut éprouver en grim pant presque à quatre pattes sur une cime haute de trois mille pieds. Les porteurs étaient à bout de souffle, à tout moment, je craignais d'en voir un dégringoler la pente avec son fardeau. J'avais le cœur navré en voyant mon pauvre chien Pamir qui, la langue démesurément tirée, faisait deux ou trois pas en gémissant et tombait, à bout de forces. J'en oubliais mes propres fatigues pour caresser et exhorter la pauvre bête, comme s'il m'eût compris, le chien se relevait pour faire encore deux ou trois pas et tomber de nouveau.

La nuit était venue quand nous parvînmes au haut de la crête. Nous nous jetâmes gloutonnement sur la neige pour étancher notre soif. Après un peu de repos, nous

commençâmes à descendre à travers une forêt de pins très dense, nous hâtant de gagner le village d'Haïena, au bas du défilé, avant l'apparition des bêtes de proie.

Un chemin plan et bien entretenu mène de Srinagar à Haïena, droit au nord par Ganderbal où la route tourne brusquement à l'est, après avoir côtoyé le Sind et traversé une contrée à végétation superbe jusqu'à Kangan. A six milles de là, elle s'approche du village d'Haïena où je me rendais par une route plus directe au travers d'une passe située à trois mille pieds, qui m'abrégeait singulièrement le temps et la distance. Mon premier pas dans l'inconnu fut marqué par un incident qui nous fit passer à tous un bien vilain quart d'heure. Le défilé du Sind, d'une longueur de soixante milles, est surtout célèbre par les hôtes inhospitaliers qu'il contient, entre autres, panthères, tigres, léopards, ours noirs, loups et chacals y foisonnent. Comme par un fait exprès, la neige venait de couvrir de son blanc tapis les hauteurs de la chaîne, ce qui avait obligé les redoutables carnassiers à descendre un peu plus bas et à chercher un abri dans leurs tanières. Nous descendions en silence, au milieu des ténèbres, un étroit sentier qui serpentait à travers des sapins et des bouleaux centenaires, seul le frôlement de nos pas sur le sol rompait le calme de la nuit. Tout à coup, très près d'où nous étions, un hurlement terrible ébranla les échos du bois. Notre petite troupe s'arrêta net. « Une panthère », fit à voix basse mon domestique dont la voix s'altéra. La petite caravane de douze hommes ne bougeait plus, comme rivée sur place. Je me souvins alors qu'au moment de la montée, quand j'étais brisé de fatigue, j'avais confié mon revolver à l'un des porteurs et ma carabine Winchester à un autre. J'éprouvais maintenant un regret cuisant de m'être débarrassé de mes armes, et je demandai à voix basse où se trouvait l'homme à qui j'avais remis ma carabine. Les hurlements devenaient de plus en plus violents et rompaient les échos du bois silencieux, quand soudain un craquement sec se fit entendre, comme la chute de quelque corps. Nous perçûmes presque aussitôt un bruit de lutte et un cri d'homme qui se confondait avec le rauque hurlement de l'animal affamé. « Saab, prends le fusil », entendis-je près de moi. Je m'emparai fiévreusement de ma carabine, mais ... peine perdue, car on ne voyait pas à deux pas devant soi. Un nouveau cri, suivi d'un hurlement étouffé, m'indiqua vaguement le lieu de la lutte, je m'y dirigeai en rampant, partagé entre le violent désir de tuer une panthère et l'horrible peur d'être lacéré vivant. Personne n'osait bouger. Ce ne fut qu'au bout de cinq longues minutes qu'un des porteurs émit l'idée d'enflammer une allumette. Je me souvins de la crainte qu'éprouvent les fauves devant un grand feu. Je fis rassembler deux ou trois poignées de broussailles auxquelles je mis le feu. Nous vîmes alors, à dix pas de nous, étendu sur le sol, l'un de nos porteurs, les membres complètement arrachés par les griffes

d'une superbe panthère, le fauve n'avait pas bougé et tenait encore un paquet de chair dans sa gueule. À côté, béait un caisson de vins complètement effondré. À peine eus je fais un mouvement convulsif pour épauler ma carabine, que la panthère se dressa sur ses pattes, tourna la tête en lâchant une partie de son horrible victime. Un moment, elle parut vouloir bondir sur moi, puis elle fit brusquement volte-face et, poussant un hurlement à vous glacer le sang dans les veines, l'animal bondit au milieu du fourré dans lequel il disparut à nos yeux.

Mes coolies, qu'une peur atroce avait tenus tout ce temps prostrés à terre, se remirent peu à peu de leur frayeur. Tenant prêts quelques paquets d'herbes sèches et des allumettes, nos fusils armés et bien en main, nous nous hâtâmes de gagner le village Haïena, abandonnant les restes du malheureux indou dans la crainte de subir le même sort que lui. Une heure après, nous avons quitté la forêt et entrions en plaine. Je fis dresser ma tente sous un platane très feuillu et allumer un grand bûcher, seul moyen de protection que nous puissions employer contre les fauves dont les hurlements partaient de toutes les directions et nous glaçaient le sang. Mon chien s'était serré contre moi, la queue entre les jambes, mais, une fois sous la tente, il retrouva subitement sa vaillance. Toute la nuit, il aboya sans discontinuer, n'osant toutefois se hasarder au dehors. Ce fut pour moi une nuit affreuse, la carabine à la main, avec pour concert ces hurlements terribles dont l'écho funèbre assourdissait le défilé. Quelques panthères s'approchèrent de notre bivouac, pour répondre aux aboiements de Pamir, mais n'osèrent rien tenter pour nous.

J'avais quitté Srinagar à la tête de onze porteurs, dont quatre étaient chargés d'autant de caissons de vin, quatre autres portaient mes effets de route, un mes armes, un autre différents ustensiles et, enfin, un dernier, qui faisait les courses ou allait en reconnaissance. Il s'appelait Chicari, ce qui signifie « celui qui accompagne le chasseur et ramasse la proie ». Je le congédiai au matin, à cause de sa poltronnerie et de son ignorance profonde du pays. Je ne gardais plus avec moi que quatre porteurs. Je remplaçai les autres par des chevaux et ce fut avec quelque lenteur que je me dirigeai vers le village de Gounde.

Quelle belle nature que celle qui s'épanouit dans la gorge du Sind, et combien aimée des chasseurs ! Et, outre les grands fauves, on y rencontre des biches, des cerfs, des mouflons et une immense variété d'oiseaux, parmi lesquels il faut citer en premier lieu des faisans dorés, d'autres rouges, ou d'un blanc de neige, des perdrix de grande taille et des aigles immenses. Les villages situés le long du Sind ne brillent pas par leurs dimensions. Ce ne sont, la plupart du temps, que dix à vingt chaumières d'une

apparence extrêmement misérable, les habitants en sont vêtus de guenilles, le bétail appartient à une très petite race. Je passai le fleuve à Sambal, et m'arrêtai près du village de Gounde où le relais me procura des chevaux frais. Dans quelques villages, on refusa de me louer des chevaux. Je fis alors jouer mon fouet, ce qui imposa, de suite, le respect et l'obéissance. Mon argent remplit le même but : inspirer une obéissance servile et le désir d'exécuter mes moindres ordres. Le bâton et l'or sont les vrais souverains de l'Orient. Sans eux, le grand Mogol lui-même n'eût eu aucune prépondérance. Sur ces entrefaites, la nuit commençait à descendre et j'avais hâte de franchir le défilé qui sépare les villages de Gogangan et de Sonamarg. La route y est dans un mauvais état fort curieux et elle est infestée de fauves qui descendent la nuit chercher leur vie jusque dans les villages. L'endroit est ravissant et très fertile, cependant peu de colons osent s'y établir, à cause du voisinage des panthères qui viennent jusque dans les cours ravir les animaux domestiques.

À la sortie même du défilé, près du village de Tchokodar ou Thajwas, la demi-obscurité qui régnait me permit de distinguer deux masses noires qui traversaient la route. C'étaient deux ours qui suivaient en courant un jeune ourson. Je me trouvais seul avec mon domestique, aussi n'osais-je trop les affronter avec ma seule carabine. Mais les longues excursions que j'avais faites sur la montagne avaient développé fortement en moi le sens du chasseur et je n'en devins que plus brave. Sauter à bas de cheval, faire feu, et, sans même vérifier le résultat, changer précipitamment de cartouche, ce fut l'affaire d'une seconde. Un ours allait bondir sur moi, un second coup de feu le fit rebrousser chemin, et il disparut. Tenant en main mon fusil chargé, je m'approchai avec circonspection de l'endroit où je venais de viser. J'y trouvai un ours couché sur le flanc, près de lui, le petit ourson gambadait. Un nouveau coup de fusil l'abattit à son tour, après quoi, je me mis en mesure de dépecer les deux superbes fourrures d'un noir de jais.

Cette rencontre nous fit perdre deux heures. La nuit était complètement venue quand je plantai ma tente près de Tchokodar que je quittai dès l'aube pour gagner Baltal, en suivant le cours de la rivière Sind. À cet endroit, se termine brusquement le ravissant paysage de la « prairie d'or », avec un village du même nom, Sona, « or » et Marg, « prairie ». La montée de Zodgi-la vient aussitôt, montée abrupte de 11 500 pieds d'élévation, au-delà de laquelle le pays entier prend un air sévère et inhospitalier. Avant Baltal, prirent fin mes aventures de chasse, je ne rencontrai plus guère sur la route que des chèvres sauvages. Pour chasser, il eût fallu quitter la grand-route et pénétrer au cœur des montagnes pleines de mystères. Je n'en avais ni l'envie ni le temps, aussi continuai-je tranquillement ma route vers le Ladak.

Quelle brusque transition j'éprouvai en passant de la nature riante et de la belle population du Kachmir aux rochers arides et maussades et aux habitants imberbes et difformes du Ladak ! Le pays dans lequel je venais de pénétrer est à l'altitude de onze à douze mille pieds, ce n'est guère qu'à Khargil que le niveau descend à huit mille pieds. La montée de Zodgi-la est très rude, il faut gravir une espèce de mur à peu près à pic. À certains endroits, la route serpente sur des saillies larges d'un mètre, au bas desquelles l'œil se perd au fond du gouffre d'insondables abîmes. Dieu préserve le voyageur d'une chute ! Il y a un endroit où l'on a introduit de longues poutres dans des trous de roche et l'on a couvert le tout avec de la terre. Brr ... À la pensée d'une petite pierre déboulant des flancs de la montagne ou qu'une trop forte oscillation des poutres pourrait précipiter la terre dans l'abîme et avec la terre celui qui se serait hasardé sur cette passerelle périlleuse, à cette pensée, le cœur me manquait plus d'une fois pendant cette rude traversée. Les glaciers franchis, nous fîmes halte dans la vallée et l'on se disposa à passer la nuit près d'une hutte de postier, endroit que son entourage de glaces et de neiges éternelles rendait fort peu récréatif.

Au-delà de Baltal, on détermine les distances au moyen de daks, c'est-à-dire de stations de poste pour le service des correspondances. Ce sont des huttes basses, situées à sept kilomètres l'une de l'autre. Un homme se tient en permanence dans chacune de ces huttes. Le service de la poste entre le Kachmir et le Tibet fonctionne d'une façon encore fort primitive. Les lettres sont enfermées dans un sac de cuir qui est remis à un facteur. Celui-ci parcourt rapidement les sept kilomètres qui lui sont dévolus, en portant sur son dos une sorte de panier qui renferme plusieurs de ces sacs en cuir. Il les remet à un autre facteur qui, à son tour, accomplit sa tâche d'une façon identique. Ni pluies, ni neiges, ne les peuvent arrêter, c'est ainsi que fonctionne la poste entre le Kachmir et le Tibet, et vice versa une fois par semaine. Chaque course d'un posteur de lettres lui est payée six annas, un franc. Ce salaire est le même que celui des porteurs de marchandises. C'était la somme que je donnais à chacun de mes serviteurs pour un fardeau dix fois plus lourd. Le cœur se serre douloureusement devant les figures pâles et fatiguées de ces commissionnaires, mais qu'y peut-on ? C'est là l'habitude du pays. Le thé vient de Chine par un procédé semblable, transport qui se fait rapidement et à peu de frais.

Comme nous allions arriver au village de Montaiyan, je rejoignis la caravane de Yarkandiens, que j'avais promis d'accompagner dans leur voyage. Ils me reconnurent de loin et me prièrent d'examiner un des leurs tombé malade. Je le trouvai se débattant dans les affres d'une fièvre intense. Secouant les mains, en signe de désespoir, je leur montrai le ciel et leur fis comprendre que la volonté et la science

humaine étaient désormais inutiles, et que Dieu seul pouvait maintenant le sauver. Ces gens-là voyageaient à petites journées, je les quittai pour arriver le soir à Drass, situé au fond d'une vallée près d'une rivière qui porte le même nom. Près de Drass, se dresse un petit fortin de construction très ancienne et badigeonné à neuf, que gardent trois Séiks de l'armée du Maharadjah. A Drass, j'élus domicile dans la maison de poste, c'est la station, et la seule, d'un fil télégraphique unique qui va de Srinagar au sein de l'Himalaya. Depuis je ne dressai plus ma tente chaque soir. Je descendis dans des caravansérails repoussants de saleté, mais où régnait une bonne chaleur que répandent les énormes bûchers allumés à l'intérieur du bâtiment.

De Drass à Karghil, le paysage est déplaisant et monotone, si l'on en excepte toutefois les merveilleux levers et couchers de soleil et de beaux clairs de lune. A part cela, la route est plate, infinie et fourmille de dangers. Karghil est un chef-lieu de district où réside le gouverneur de la contrée. Le site en est très pittoresque. Deux cours d'eau, Sourou et Wakkha, roulant avec fracas leurs eaux sur des rocs et des fondrières, débouchent coquettement de leurs défilés différents, leur confluent forme la rivière de Sourou, sur les berges de laquelle s'élèvent les constructions en terre de Karghil. Un petit fort, gardé par deux ou trois Séiks, se profile au confluent des deux cours d'eau.

À la pointe du jour, muni de chevaux frais, je poursuivais ma route en entrant cette fois dans le Ladak ou Petit Tibet. Je traversais un pont branlant, composé, ainsi que tous les ponts du Kachmir, de deux longues poutrelles dont les extrémités s'appuient sur les berges. Sur ces poutres, est un lit de fascines et de petites perches, qui donnent à peu près l'illusion d'un pont suspendu. Bientôt, je gravissais lentement un petit plateau que franchit la route sur une longueur de deux kilomètres pour descendre dans l'étroite vallée du Wakkha, avec des villages parmi lesquels Paskium, très pittoresque sur la rive gauche. Arrivé là, je foulais du pied le sol des bouddhistes. Les habitants y sont d'une humeur simple et fort douce, ils semblent ignorer ce qu'on nomme chez nous « querelles ». Les femmes y sont assez rares. Celles que l'on peut rencontrer se distinguent de celles que j'ai vues jusqu'ici soit aux Indes soit au Kachmir, par l'air de gaîté et de prospérité répandu sur les traits. Comment en pourrait-il être autrement, puisque chaque femme de ce pays a, en moyenne, de trois à cinq maris, et ce, de la manière la plus légitime du monde. La polyandrie s'épanouit dans cette contrée. Si grande que puisse être une famille, il n'y a qu'une femme pour tout le ménage. Si la famille ne dépasse pas trois personnes, un célibataire peut en faire partie moyennant finance. Les jours de chacun des maris sont déterminés à l'avance et chacun s'acquitte très exactement de ses devoirs, aussi les hommes sont-

ils en général faibles, le dos un peu voûté et ne vivent-ils pas très vieux. Durant mon voyage au Ladak, je ne rencontrai pas un seul vieillard dont les cheveux fussent blancs.

La route de Karghil au centre du Ladak est d'un aspect plus riant que celle que je venais de parcourir, égayée qu'elle est par une foule de petits hameaux.

Malheureusement, les arbres et la verdure y sont choses absolument rares. À vingt milles de Karghil, à l'issue du défilé que forme le courant rapide du Wakkha, se trouve un petit village qui a nom Chargol, au centre duquel se dressent trois chapelles enluminées de couleurs vives, des chortens, le nom qu'elles portent au Tibet. En bas, près de la rivière, s'étendent des masses de pierres en forme de longs et larges murs et sur lesquelles on a jeté, dans un désordre apparent, des pierres plates de couleurs diverses. On a gravé sur ces cailloux toutes sortes de prières en caractères ourds, sanscrits et tibétains. On y rencontre même des inscriptions en caractères arabes. À l'insu de mes porteurs, je réussis à prendre quelques-unes de ces pierres qui se trouvent actuellement au palais du Trocadéro. À partir de Chargol, on rencontre à chaque pas, de ces sortes de jetées oblongues. Dès l'aube, je repris ma route avec des chevaux frais et fis halte près du couvent, gonpa, de Moulbek, collé sur le flanc d'un rocher isolé. En bas, se trouve le hameau de Wakkha. Non loin de là, on peut remarquer un autre rocher de forme très étrange et qui semble avoir été apporté là par des mains d'hommes : dans ses flancs, on a taillé un Bouddha haut de quelques mètres.

Sur le rocher, se trouvaient plusieurs girouettes qui servent pour les prières. Ce sont des sortes de cercles de bois, drapés d'étoffes jaunes ou blanches, et sont attachés à un bâton qu'on enfonce verticalement en terre. Il suffit du moindre vent pour les faire tourner. L'être qui les a placées là n'est plus obligé de réciter ses prières, car tout ce que les croyants peuvent demander au dieu est écrit sur ces espèces de douves. Vu de loin, ce monastère badigeonné en blanc et se découpant très puissamment sur la teinte grisâtre des collines, et ces girouettes aux jupes tournantes, sont d'un effet très étrange, dans cette contrée à demi-morte.

Je laissai mes chevaux au hameau de Wakkha et, suivi de mon domestique, je m'acheminai vers le couvent auquel menait un escalier étroit et taillé en plein roc. Là-haut, je fus accueilli par un lama très replet, au poil rare sous le menton — signe caractéristique du peuple tibétain — très laid, mais d'une grande cordialité. Son costume se composait d'une halate jaune et d'un bonnet à oreilles de drap de même couleur. Il tenait à la main droite une girouette de prières en cuivre, qu'il mettait de temps à autre en branle de la main gauche, sans pour cela interrompre en rien notre

conversation. C'est sa prière continuelle qu'il communique à l'air afin qu'à l'aide de cet élément, elle parvienne plus facilement au ciel. Nous traversâmes une enfilade de chambres basses, aux murs garnis de rayons sur lesquels s'étaient des images de Bouddha de toutes grandeurs, fabriquées avec toutes sortes de matériaux et couvertes d'une épaisse couche de poussière. Nous débouchâmes enfin sur une terrasse découverte, d'où l'œil, embrassant la région environnante, planait sur une contrée inhospitalière, parsemée de rochers grisâtres et traversée par une seule route qui, des deux côtés, se perdait dans les confins de l'horizon.

Une fois assis, on nous apporta aussitôt de la bière de houblon, nommée ici tchang, que le couvent prépare lui-même. Elle communique rapidement de l'embonpoint à tous les moines, ce qui passe ici pour le signe d'une faveur particulière du ciel. On parle ici le tibétain. L'origine de cette langue, est pleine d'obscurités. Une chose certaine, c'est qu'un roi du Tibet, contemporain de Mahomet, entreprit la création d'une langue universelle pour tous les adeptes de Bouddha. Dans ce but, il fit simplifier la grammaire sanscrite, composa un alphabet qui contenait un nombre infini de signes et jeta ainsi les bases d'une langue dont la prononciation est des plus faciles et l'écriture des plus compliquées. En effet, pour représenter un son, il ne faut pas employer moins de huit caractères. Toute la littérature moderne du Tibet est écrite dans cette langue. On ne parle d'ailleurs la pure langue tibétaine qu'au Ladak et dans le Tibet oriental. Dans toutes les autres parties du pays, on emploie des dialectes formés d'un mélange de cette langue mère avec différents idiomes pris aux peuples voisins d'une région ou d'une autre. Dans la vie matérielle même du Tibétain, il existe toujours deux langues, l'une est absolument incompréhensible pour les femmes, l'autre est celle que parle la nation entière. Ce n'est que dans les couvents qu'on peut trouver la langue tibétaine dans sa pureté et son intégrité.

Le clergé des monastères préfère de beaucoup les visites des européens à celles des musulmans. Et comme j'en demandais la raison au lama, il me répondit ceci :

— « *Les musulmans n'ont aucun point de contact avec notre religion. Tout récemment encore, dans leur campagne victorieuse, ils ont converti de force une partie des bouddhistes à l'islamisme. Il nous faut beaucoup d'efforts pour ramener ces musulmans, ces descendants de bouddhistes, dans la voie du vrai Dieu. Quant aux européens, c'est une tout autre affaire. Non seulement, ils professent les principes essentiels du monothéisme, mais ils font partie des adorateurs de Bouddha presque au même titre que les lamas qui habitent le Tibet même. La seule faute des chrétiens est, qu'après avoir adopté la grande doctrine de Bouddha, ils se soient en même temps*

complètement séparés d'avec lui et qu'ils se soient créés un Dalai-Lama différent, le nôtre seul a reçu le don divin de voir face à face la majesté de Bouddha et le pouvoir de servir d'intermédiaire entre la terre et le ciel. »

— *« Quel est ce Dalai-Lama des chrétiens dont vous venez de parler, fis-je à mon interlocuteur. Nous avons un fils de dieu" à qui nous adressons nos prières ferventes, c'est à lui que nous avons recours pour qu'il intercède auprès de notre Dieu unique et indivisible. »*

— *« Ce n'est pas lui qui est en question ici, Saab. Nous aussi, nous respectons celui que vous reconnaissez comme fils d'un Dieu unique, mais nous ne voyons pas en lui un fils unique, mais l'être excellent, l'élu entre tous. Bouddha, en effet, s'est incarné avec son intelligence dans la personne sacrée d'Issa, qui, sans employer ni le feu ni le fer, est allé propager notre grande et vraie religion par tout le monde. Je veux parler de votre Dalai-Lama terrestre, celui à qui vous donnez le titre de Père de toute l'Eglise. C'est là un grand péché, puisse-t-il être remis aux ouailles qui sont dans le mauvais chemin. »*

Fit le lama, en faisant tourner encore une fois sa girouette à prières.

Je compris qu'il venait de faire allusion au pape.

— *« Vous venez de me dire qu'un fils de Bouddha. Issa, l'élu entre tous, avait répandu votre religion sur la terre. Qui donc est-il ? »*

À cette question, le lama ouvrit des yeux énormes, me regarda avec étonnement et prononça des mots, que je ne pus saisir, en murmurant d'une façon inintelligible :

— *« Issa est un grand prophète, l'un des premiers après les vingt-deux Bouddha. Il est plus grand que tous les dalai-lamas, car il constitue une partie de la spiritualité de notre Seigneur. C'est lui qui vous a instruit, qui dans le giron de Dieu ramena les âmes frivoles, qui vous a rendus dignes des bienfaits du Créateur, qui a permis enfin à chaque être de connaître le bien et le mal. Son nom et ses actes ont été enregistrés dans nos écritures saintes et, en lisant sa grande existence écoulée au milieu de gens égarés, nous pleurons sur l'horrible péché des païens qui l'ont assassiné après l'avoir mis à la torture. »*

Je fus frappé du récit du lama : le prophète Issa, ses tortures et sa mort, notre Dalai-Lama chrétien, les bouddhistes reconnaissant le christianisme, tout cela me faisait songer de plus en plus à Jésus-Christ. Je priai mon interprète de n'omettre aucune des paroles du lama avec qui je m'entretenais.

— « *Où se trouvent ces écritures et qui les a rédigées ?* » fis-je au moine.

— « *Les rouleaux principaux, dont la rédaction s'est faite, dans l'Inde, et dans le Népal, à différentes époques au fur et à mesure des événements, se trouvent à Lhasa au nombre de plusieurs milliers. Dans quelques grands couvents, on en trouve des copies que les lamas à leur séjour dans Lhasa ont faites à diverses époques, et qu'ils ont données par la suite à leur couvent en souvenir de leur séjour auprès du grand-maître, notre Dalai-Lama.* »

— « *Vous-même ne possédez-vous pas quelques copies ayant trait au prophète Issa ?* »

— « *Non, nous n'en avons pas. Notre couvent est peu important et, depuis sa fondation, nos lamas successifs n'ont guère à leur actif que quelques centaines de copies. Les grands cloîtres en ont par milliers, mais ce sont là des choses sacrées que l'on ne vous montrera nulle part.* »

Nous nous entretînmes encore quelques minutes, après quoi je m'en fus au campement, tout en réfléchissant aux récits du lama : Issa, prophète des bouddhistes ! Mais comment aurait-il pu l'être ? D'origine juive, il vécut en Palestine et en Égypte, et l'Évangile ne contient pas un mot, pas la moindre allusion au rôle que le bouddhisme aurait joué dans l'éducation de Jésus. Je me déterminai à visiter tous les couvents du Tibet, espérant y recueillir de plus amples renseignements sur le prophète Issa, et peut-être trouver des copies de documents à son sujet.

Sans nous en rendre compte, nous traversâmes le passage Namykala à treize mille pieds d'altitude, d'où nous descendîmes dans la vallée de la rivière Salinoumah. Après avoir tourné au sud, nous gagnâmes Karbou, laissant derrière nous et sur l'autre rive de nombreux villages, entre autres Chagdoom, qui est au sommet d'un roc, dans un site extrêmement gracieux. Les maisons en sont blanches et ont un air de fête avec leurs deux ou trois étages. C'est là, d'ailleurs, une particularité commune à tous les villages du Ladak. L'œil d'un européen en tournée dans le Kachmir y perdrait bientôt les moindres notions de son architecture nationale, au Ladak au contraire, il est agréablement surpris à la vue des petites maisons à deux ou trois étages et à quadruple croisée qui lui rappellent les provinces européennes. Près de la ville de Karbou, sur deux rochers à pic, on voit les ruines d'une petite ville ou d'un village. Un orage et un tremblement de terre ont, dit-on, abattu ces murailles, dont la solidité ne laissait pourtant pas à désirer. Le lendemain, je traversai encore une station et franchis une passe du nom de Fotu-la, à treize mille cinq cents pieds de hauteur, sur la faite s'élève une petite chapelle-chorten. De là, suivant le lit entièrement desséché

d'un torrent, je descendis jusqu'à un hameau, du nom de Lamayüre, qui apparaît à l'improviste aux yeux du voyageur. Un couvent qui semble collé aux flancs du rocher et qui s'y tient de miraculeuse façon, domine le village. Les escaliers sont inconnus dans ce monastère. Pour passer d'un étage à l'autre, on se sert de cordes. On communique avec le dehors par tout un labyrinthe de passages et de couloirs sans fin. Sous les fenêtres du couvent, qui font penser à de grands nids accolés à un rocher isolé, est une petite auberge qui met à la disposition des voyageurs des chambres peu engageantes. A peine venais-je de m'étendre sur un tapis, que des moines, vêtus de halâtes jaunes, emplirent ma chambre, me harcelant de questions sur les lieux d'où j'étais parti, sur le but de mon voyage. Finalement, ils m'invitèrent à monter chez eux. Malgré ma fatigue, j'acceptai leur offre et me mis à gravir les passages escarpés taillés à même le roc et encombrés d'une infinité de cylindres ou girouettes à prières que je touchais malgré moi et faisais tourner. On les a placées là pour éviter aux passants une perte de temps dans leurs prières, comme si leurs affaires eussent dû absorber complètement leur journée, et qu'il ne leur restât pas le loisir de prier. Beaucoup de pieux bouddhistes utilisent à cette fin le courant des rivières. J'ai vu toute une rangée de cylindres munis de leurs formulaires et placés sur le rivage de telle sorte que l'eau les mît en mouvement et, par cela même, exemptât leurs propriétaires de l'obligation de prier. Je m'assis sur une banquette dans une salle où régnait un demi-jour, les murs en étaient garnis des inévitables statues de Bouddha, de livres et de girouettes. Les lamas loquaces se mirent à m'expliquer la signification de chaque objet.

— « *Et ces livres-ci, leur demandai-je, se rapportent sans doute à la religion ?* »

— « *Oui, monsieur. Ce sont quelques tomes religieux qui traitent des premiers et des principaux rites de la vie commune. Nous possédons plusieurs parties des paroles de Bouddha consacrées au grand et indivisible Être divin, et à tout ce qui est sorti de ses mains.* »

— « *Parmi ces livres, n'existe-t-il pas quelques récits sur le prophète Issa ?* »

— « *Non, monsieur, me répondit le moine. Nous ne possédons que quelques principaux traités relatifs à l'observance des rites religieux, et quant aux biographies de nos Saints, elles ont été recueillies à Lhasa. Il y a même de grands couvents qui n'ont pas encore eu le temps de se les procurer. Avant de venir dans ce gonpa, je suis demeuré plusieurs années dans un grand couvent au-delà du Ladak, et j'y ai vu des milliers de livres et de rouleaux copiés à diverses époques par les lamas du monastère.*

»

Les ayant encore longuement interrogés, j'appris que le couvent en question se trouvait près de Leh. Mes instances réitérées eurent le don, paraît-il, de faire naître le soupçon dans l'esprit des lamas. C'est avec un véritable plaisir qu'ils me reconduisirent en bas, où je m'endormis, après une légère collation et après avoir chargé mon indou de s'informer habilement près des jeunes lamas du couvent du nom du monastère où avait habité leur chef avant sa nomination à Lamayüre.

Levé dès l'aube, je continuai ma route et l'Indou m'apprit qu'il n'avait rien pu tirer des lamas qui se tenaient sur leurs gardes. Je ne m'arrêterai pas à décrire la vie des moines dans ces couvents, car elle est la même dans tous les cloîtres du Ladak. J'ai vu plus tard le célèbre monastère de Leh sur lequel je reviendrai avec force détails concernant surtout l'existence curieuse qu'y mènent les moines et les religieuses dont la vie est commune.

A Lamayüre commence une pente escarpée à travers un défilé étroit et sombre qui se dirige vers l'Ind. Sans avoir aucune idée des dangers que présentait la descente, j'envoyai mes porteurs en avant et mis pied à terre sur une route assez douce qui passe entre des collines d'argile brune. Mais bientôt le chemin me fit l'effet d'entrer dans un souterrain étroit et obscur. Il serpentait comme une corniche aux flancs de la montagne escarpée, planant au-dessus d'un abîme effroyable. Un cavalier qui serait venu à ma rencontre n'eût certes pas pu passer. Toute description serait trop pâle pour rendre la beauté grandiose et farouche de cette gorge, dont les cimes dardent leurs crêtes vers le ciel. À certains endroits, le passage se resserre tellement que de ma selle, je pouvais atteindre avec le bout de ma canne, le rocher opposé. D'autres fois, il semble que l'on doive mourir sur le champ là où on se trouve. Il était maintenant trop tard pour descendre de cheval, en entrant seul dans cette gorge, je ne me doutais pas que j'aurais bientôt l'occasion de regretter ma folle imprudence. Cette gorge n'est autre qu'une énorme crevasse, due à quelque formidable tremblement de terre qui a violemment séparé deux énormes masses de rochers granitiques. Au fond du défilé, on voit courir un filet blanc à peine perceptible : c'est un torrent impétueux, dont le grondement sourd emplit le défilé d'un murmure mystérieux. Au-dessus du voyageur, plane un ruban bleu, étroit et plein de sinuosités, seule partie de la voûte céleste que laissent apercevoir les rocs de granit. C'était un plaisir exquis que cette vue majestueuse de la nature. En même temps, cette paix sévère, le silence effrayant des montagnes et le murmure mélancolique de l'eau, dont les flots se brisaient sur des rocs de granit, m'emplissaient d'une angoisse invincible. Nous eûmes pendant près de huit milles à ressentir ces sensations à la fois douces et pénibles. Puis, après un détour à droite, notre troupe déboucha sur un petit vallon

cerclé de rocs granitiques dont les cimes se mirent dans l'Ind. Sur les berges du fleuve se trouve la petite forteresse de Khalsi, forteresse célèbre, datant de l'époque des invasions musulmanes et par où passe l'unique route du Kachmir au Tibet.

Après avoir traversé l'Ind sur un pont à peu près suspendu, qui mène à la porte de la forteresse qu'on ne peut tourner. Je traversai le vallon, puis le village de Khalsi, désireux de passer la nuit au hameau de Snourly situé dans la vallée du fleuve et construit en terrasses qui aboutissent à l'Ind. Je voyageai les deux jours suivants, tranquillement et sans difficultés à surmonter, le long des rives de l'Ind, dans une contrée pittoresque qui me conduisit à Leh, capitale du Ladak. En traversant le petit vallon de Saspoula et près du village du même nom, sur une distance de plusieurs kilomètres en environ, on rencontre des chortens, des manés et deux couvents sur l'un desquels flotte le drapeau français. J'appris par la suite qu'un ingénieur français en avait fait don aux moines qui s'en servirent dans un but décoratif.

Je passai la nuit à Saspoula. Je n'oubliai certes pas de visiter les couvents. Je revis pour la dixième fois les éternelles et poussiéreuses idoles de Bouddha, des drapeaux et des oriflammes en tas dans un coin, des masques difformes gisant sur le sol, des livres, des rouleaux de papier amoncelés sans ordre et une immense quantité de girouettes à prières. Les lamas éprouvent un plaisir particulier à faire cette exhibition, ils ont l'air d'étaler à vos yeux les trésors de leur couvent et de se soucier fort peu de l'intérêt particulier que peut y prendre le voyageur.

« Il nous faut tout faire voir, dans l'espérance que la vue seule de ces objets sacré forcera le voyageur à croire à la grandeur divine de l'âme humaine. »

Quant au prophète Issa, on me fit les mêmes récits que j'avais déjà entendus. J'appris, ce que je savais auparavant, que les livres qui pouvaient m'instruire sur lui se trouvaient à Lhassa et que les grands monastères seuls en possédaient quelques copies. Je ne songeai plus à passer le Karakoroum, mais bien à retrouver l'histoire du prophète Issa, qui mettrait peut-être sous un certain jour la vie intime du meilleur des hommes et compléterait les données assez vagues que l'Évangile nous apprend sur Lui.

Un peu avant Leh, et à l'entrée de la vallée qui porte ce nom, notre route s'arrête près d'un rocher isolé, sur la pointe duquel sont construits un fort flanqué de tours et sans garnison, et un petit couvent du nom de Pitak. Une montagne haute de dix mille cinq cents pieds protège l'entrée du Tibet. La route pointe ensuite brusquement vers le nord dans la direction de Leh, située à onze mille cinq cents pieds, à six milles de Pitak

et au bas d'immenses colonnes granitiques, aux faîtes couverts de neiges éternelles et qui atteignent dix-huit à dix-neuf mille pieds. La ville elle-même, entourée d'une ceinture de trembles rabougris, s'élève par terrasses successives que dominent un vieux fort et le palais des anciens souverains du Ladak. Vers le soir, je fis mon entrée dans Leh et descendis dans un bungalow construit spécialement pour les européens, que la route des Indes amène ici à l'époque des chasses.

Le Ladak

Le Ladak faisait jadis partie du Grand Tibet. Les fréquentes invasions qui venaient du nord et traversaient ce pays pour aller conquérir le Kachmir, et les guerres dont le Ladak fut le théâtre, non seulement le réduisirent à la misère, mais eurent encore ce résultat de le soustraire à la domination politique de Lhasa, en le faisant passer d'un conquérant sous un autre. Les musulmans, qui s'emparèrent à une époque reculée du Kachmir et du Ladak, convertirent de force à l'islamisme les débiles habitants du Petit Tibet. L'existence politique du Ladak se termina lors de l'annexion par les Séïks de cette contrée au Kachmir, ce qui permit aux Ladakiens de reprendre leurs anciennes croyances. Deux tiers des habitants en profitèrent pour réédifier leurs gonpas et reprendre leur vie passée. Seuls, les Baltistans demeurèrent musulmans-chiites, secte à laquelle les conquérants du pays avaient appartenu. Malgré cela, ils n'ont conservé qu'une teinte fort vague de l'islamisme, dont le caractère se révèle surtout dans leurs mœurs et dans la polygamie qu'ils mettent en pratique. Quelques lamas m'affirmèrent qu'ils ne désespéraient pas de les ramener un jour à la foi de leurs ancêtres.

Au point de vue religieux, le Ladak dépend de Lhasa, capitale du Tibet et résidence du Dalai-lama. C'est à Lhasa que s'élisent les principaux Khoutoukhtes, ou lamas suprêmes, et les Choghzots ou ménagers. Politiquement, il est sous l'autorité du maharadjah de Kachmir qui y entretient un gouverneur. Les habitants du Ladak appartiennent à la race chinoise-touranienne et se divisent en Ladakiens et Tchampas. Les Ladakiens mènent une existence sédentaire, bâtissent des villages le long des vallées étroites, habitent des maisons à deux étages où règne une assez grande propreté et cultivent quelques lopins de terre. Ils sont excessivement laids. De petite taille, maigre, le dos quelquefois voûté et, entre des épaules fuyantes une tête petite aux pommettes saillantes, au front étroit et se dérochant, les yeux noirs et brillants de la race mongole, le nez écrasé, une bouche large aux lèvres amincies, le menton petit, garni d'un poil fort rare et où viennent se terminer les rides qui sillonnent deux joues creuses, tel est le Ladakien. À tout cela, ajoutez une tête rase de laquelle pend une toute petite natte de cheveux, vous aurez le type général des habitants non seulement

du Ladak, mais du Tibet entier. Les femmes sont également de petite taille et ont les pommettes proéminentes, mais elles sont d'une constitution beaucoup plus robuste, l'incarnat colore leurs joues et un sourire sympathique égaye leurs lèvres. D'une humeur très égale et très joyeuse, elles aiment beaucoup à rire.

La dureté du climat et l'âpreté du pays interdisent aux Ladakiens l'usage des vêtements riches et de couleurs variées. Leurs chemises sont de simple toile grise et de drap grossier qu'ils confectionnent chez eux. Leurs pantalons, de même étoffe, descendent jusqu'aux genoux. Les gens de condition aisée endossent encore le choga, sorte de pardessus. En hiver, ils portent un bonnet fourré à oreilles et en été se couvrent la tête d'un bonnet de drap dont la pointe pend sur le côté. Leurs chaussures sont en feutre recouvert de cuir. Tout un arsenal de menus objets pend à leur ceinture. On y trouve une trousse à aiguilles, un couteau, une plume et un encrier, une blague à tabac, une pipe et l'inévitable girouette de prières.

Les Tibétains sont généralement d'une si grande paresse qu'une natte de cheveux qui vient de se dénouer ne se tresse plus de trois mois. Une fois leur chemise sur le corps, ils la gardent sans l'ôter jusqu'à ce qu'elle tombe en loques. Leur pardessus est toujours malpropre et, dans le dos, on peut contempler une grande traînée huileuse qu'y imprime la natte de cheveux que l'on n'oublie pas de soigneusement graisser chaque jour. Ils se débarbouillent une fois par an, et ce, contraints par la loi et nullement de leur plein gré. Ils répandent une telle puanteur qu'on fait tout pour rester auprès d'eux le moins possible. Par contre, les femmes sont très amoureuses de la propreté et de l'ordre. Elles se lavent toute la journée et à propos de tout. Une chemise courte et propre cache leur gorge éblouissante de blancheur. La Tibétaine jette sur ses épaules rondes une camisole rouge dont les pans entrent dans un étroit pantalon de drap vert et rouge long d'à peu près deux mètres. Elle passe ce pantalon original de façon à le faire bouffer, ce qui protège les jambes contre le froid. Elle se chausse de bottines rouges brodées, garnies de fourrures à l'intérieur. Une large jupe de drap à plis nombreux complète sa toilette d'intérieur. Les Tibétaines tressent leurs cheveux en une natte mince et y fixent, à l'aide d'épingles, un large morceau de drap flottant qui rappelle un peu la coiffure des italiennes. Au-dessous de cette sorte de voile, elles suspendent d'une façon bizarre divers cailloux aux couleurs voyantes, ainsi que des pièces de monnaie et des fragments de métal découpé. Elles recouvrent leurs oreilles de deux languettes de drap ou de fourrure. Par-dessus le corps, elles se jettent une peau fourrée de brebis qui ne leur couvre que le dos. Les femmes pauvres se contentent d'une simple peau d'animal, tandis que les femmes de condition aisée portent de véritables pelisses recouvertes de drap rouge et brodées de franges d'or.

Soit qu'elles se promènent dans les rues ou qu'elles rendent visite à leurs voisines, les Ladakiennes portent toujours sur le dos un panier de forme tronconique, dont la petite base est tournée vers le sol. Elles l'emplissent de crottin de cheval et de bouses de vaches, qui constituent le combustible du pays. Chaque femme possède de l'argent qui lui appartient en propre. Elle le dépense en bibelots. Généralement elle s'achète, à peu de frais, de grands morceaux de turquoise, qui viennent s'ajouter aux ornements bizarres de sa coiffure. J'ai vu de ces pierres qui atteignaient jusqu'à cinq livres. La Ladakienne a une position sociale que lui envie toutes les femmes d'Orient, car elle est libre et respectée. À part quelques travaux champêtres, elle passe la plupart de son temps en visites. Il est à remarquer toutefois que les commérages sont choses inconnues ici.

La population fixe du Ladak se livre à l'agriculture, mais les habitants possèdent si peu de terre, la part de chacun peut s'élever à quatre hectares environ, que le revenu qu'ils en tirent ne peut suffire à défrayer leurs premiers besoins et ne leur permet pas d'acquitter les impôts. On dédaigne généralement les métiers manuels. Les artisans et les musiciens composent la plus basse classe de la société. On lui donne le nom de Ben et on se garde bien de contracter alliance avec elle. Pendant les heures de loisir que leur laissent les travaux des champs, les habitants se livrent à la chasse des chèvres du Tibet, dont la fourrure est très appréciée aux Indes. Les plus pauvres, ceux qui n'ont pas de quoi s'armer pour la chasse, se louent comme coolies. C'est aussi l'occupation des femmes, qui sont très résistantes à la fatigue. Elles se portent beaucoup mieux que leurs maris dont la paresse va à ce point que, sans se soucier ni du froid ni du chaud, ils sont capables de passer toute une nuit à la belle étoile étendus sur un lit de pierres. La polyandrie, sur laquelle je reviendrais avec plus de détails, fait que tout le monde demeure uni et constitue de grandes familles cultivant en commun leurs terres, se servant pour cela de yaks, de Zomos (bœufs et vaches). Un membre de la famille ne peut s'en détacher, et s'il meurt, sa part rentre dans la communauté. On ne sème guère que du blé. Les grains en sont très ténus, à cause de l'âpreté du climat. On récolte de l'orge qu'on pulvérise avant de le vendre une fois les travaux des champs terminés. Tous les habitants mâles vont cueillir sur la montagne une herbe sauvage nommée Enoriota et de grandes épines ou d'âma. Ils en font du bois à brûler, car le combustible est chose rare au Ladak, on n'y voit ni bois ni jardins et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on rencontre au bord des rivières de maigres bouquets de saules et de peupliers. Près des villages, on trouve aussi quelques trembles, mais, faute de terre fertile, le jardinage ne peut prendre d'extension. L'absence de bois se remarque surtout dans les constructions qu'on dresse avec des briques séchées au

soleil et, ce qui se fait encore plus, avec des pierres de moyenne grandeur que l'on agglomère avec une sorte de mortier composé d'argile et de paille hachée. Les maisons des Ladakiens sédentaires ont deux étages, la façade en est soigneusement blanchie, les châssis des fenêtres sont peints de couleurs vives, le toit horizontal de la maison forme une terrasse que l'on décore de fleurs sauvages et où, pendant la belle saison, les habitants tuent le temps à contempler la nature et à faire tourner leurs pieuses girouettes. Chaque demeure se compose de plusieurs chambres. Entre autres, il existe une salle dont les murs sont décorés de superbes fourrures et qu'on réserve aux visiteurs. Dans les autres chambres, on trouve des lits et d'autres objets mobiliers. Les gens riches possèdent, en outre, une chambre spéciale remplie d'idoles et réservée pour les prières.

La vie est ici très régulière. On mange de tout, sans grand choix, mais la nourriture principale des Ladakiens est des plus simples. Leur déjeuner du matin se compose d'un morceau de pain de seigle, à midi, on sert sur la table une jatte de farine, dans laquelle on verse de l'eau tiède, et on remue le tout avec de petites baguettes, jusqu'à ce que le mélange ait atteint la consistance d'une pâte épaisse, on en détache de petites boules que l'on mange avec du lait. Le soir, on sert du pain et du thé, la viande est un luxe superflu. Il n'y a guère que les chasseurs qui introduisent un peu de variété dans leur alimentation, en se nourrissant de la chair de chèvres sauvages, d'aigles ou de faisans blancs qui sont assez communs dans ce pays. Dans la journée, on boit, à propos de tout, du tchang, sorte de bière blonde sans moût. S'il arrive qu'un Ladakien, monté sur un petit poney, ces heureux privilégiés sont fort rares, s'en aille chercher du travail aux environs, il se munit d'une petite provision de farine. L'heure du dîner venue, il descend près d'une rivière ou d'une source, verse dans une tasse de bois qui ne le quitte jamais, un peu de farine et d'eau qu'il pétrit et mange ensuite avec un peu d'eau.

Les Tchampas, ou nomades, composent l'autre partie de la population du Ladak. Ils sont beaucoup plus rudes et surtout beaucoup plus pauvres que les Ladakiens sédentaires. Ils sont pour la plupart de grands chasseurs et négligent complètement l'agriculture. Quoique professant la religion bouddhiste, ils ne fréquentent jamais les monastères, sauf quand ils ont besoin de farine qu'ils obtiennent en échange de leur gibier. Ils campent le plus souvent sous la tente au sommet des montagnes où le froid est très vif. Tandis que les Ladakiens proprement dits sont très désireux de s'instruire, d'une paresse incarnée et ignorent pour ainsi dire le mensonge, les Tchampas, au contraire, sont très irascibles, extrêmement vifs, très menteurs et professent un grand mépris pour les couvents. Parmi eux habite la petite peuplade des Khombas, venus

des environs de Lhassa et qui mène l'existence misérable d'une troupe de bohémiens mendians sur les routes. Incapables de tout travail, parlant une autre langue que celle du pays où ils quêtent leur vie, ils sont l'objet du mépris général. On ne les tolère que par pitié pour leur déplorable condition, s'il arrive que la faim les jette en bandes à l'attaque d'un village.

La polyandrie qui règne dans toutes les familles eut le don de piquer fortement ma curiosité. Il n'y a, du reste, pas là une conséquence des doctrines de Bouddha. La polyandrie a existé bien longtemps avant l'apparition de Bouddha. Elle a pris aux Indes des proportions considérables où elle constitue un des plus énergiques moyens de contenir l'essor d'une population qui tend toujours à s'accroître. Encore maintenant, l'abominable coutume d'égorger les enfants nouveau-nés du sexe féminin fait de terribles ravages aux Indes. Les efforts des anglais sont restés infructueux dans leur lutte contre la suppression des mères futures. Manu lui-même érigea la polyandrie en loi, et des prédicateurs bouddhistes, qui avaient abjuré le brahmanisme et prêchaient l'usage de l'opium, importèrent cette coutume dans l'île de Ceylan, au Tibet, en Mongolie et dans la Corée. Longtemps réprimée en Chine, la polyandrie, qui s'épanouit au Tibet et à Ceylan, se rencontre aussi chez les Kalmouks, entre Todas dans l'Inde méridionale, et Nairs sur la côte du Malabar. On retrouve des traces de cette constitution bizarre de la famille, chez les Tasmaniens et dans l'Amérique du Nord, chez les Iroquois. Du reste la polyandrie a fleuri même en Europe, s'il faut en croire César qui dit, dans son *De Bello Gallico* liv. V, p. 17 :

« Uxores habent deni duodenique inter se communes, et maxime fratres cum fratribus et parentes cum liberis. »

Il résulte de tout ceci qu'il est impossible de regarder la polyandrie comme un usage religieux. Au Tibet, elle peut s'expliquer par des motifs d'ordre économique, étant donnée la quantité infime de terre labourable dévolue à chaque habitant. Pour maintenir le chiffre d'un million cinq cent mille habitants répartis au Tibet sur une surface d'un million deux cent mille kilomètres carrés, les bouddhistes durent adopter la polyandrie. Chaque famille est, en outre, tenue de faire entrer un de ses membres dans les ordres. Le premier-né est voué à un gonpa, que l'on trouve inmanquablement sur une hauteur, à l'entrée de chaque village. Dès que l'enfant a atteint l'âge de huit ans, on le confie aux caravanes qui passent et vont à Lhassa, où il demeure de huit à quinze ans comme novice, dans un des gonpas qui entourent la ville. Il y apprend à lire, à écrire, étudie les rites religieux et les parchemins sacrés

écrits dans la langue Pali, qui fut jadis la langue du pays de Maguada où, suivant la tradition, naquit Bouddha Gothama.

Le frère aîné choisit une épouse qui devient commune à tous les membres de sa famille. Le choix de la fiancée et la cérémonie nuptiale sont des plus rudimentaires. Lorsqu'une femme et ses maris ont décidé le mariage d'un de leurs fils, le frère aîné est chargé d'aller rendre visite à un voisin qui ait une fille à marier. La première et la seconde visite se passent en conversations plus ou moins banales, entremêlées de fréquentes libations de tchang. C'est en venant pour la troisième fois que le jeune homme déclare son intention de prendre femme. On amène alors la jeune fille, qui n'est pas une inconnue pour son fiancé, les femmes ne se voilant jamais la face, au Ladak. On ne peut marier une jeune fille que si elle y consent. En cas d'acceptation, le jeune homme emmène chez lui sa fiancée, qui devient sa femme et celle de ses frères. Une famille qui n'a qu'un fils l'envoie chez une femme qui n'a que deux ou trois maris, et à laquelle il s'offre pour remplir le rôle d'un quatrième époux. C'est une offre qu'on ne décline généralement pas, aussi le jeune homme s'installe-t-il de suite dans sa nouvelle famille. Les parents demeurent avec les nouveaux mariés jusqu'à la naissance du premier enfant. Le lendemain du jour où la famille s'est accrue d'un nouveau membre, les parents abandonnent toute leur fortune aux jeunes époux, et s'en vont habiter quelque petite maison à l'écart. On marie aussi quelquefois des enfants encore impubères, mais alors les nouveaux mariés vivent chacun de leur côté jusqu'à ce qu'ils aient atteint et même dépassé l'âge nubile. Une jeune fille qui devient grosse avant son mariage, non seulement n'est pas exposée au mépris de tous mais, bien au contraire, chacun l'entoure des marques du plus grand respect, car elle est féconde, et une foule d'hommes briguent la faveur d'obtenir sa main.

La femme a le droit d'avoir un nombre illimité de maris ou d'amants. Dans ce dernier cas, si elle a remarqué un jeune homme, elle l'emmène chez elle, éconduit tous ses maris, couche avec celui qu'elle aime, puis elle annonce qu'elle vient de prendre un amant jing-tuh, nouvelle que les maris dépossédés de leurs fonctions reçoivent avec un certain plaisir qui n'est que plus vif si leur femme s'est montrée stérile pendant les trois premières années de son mariage. On se fait ici une idée fort vague de la jalousie. Le Tibétain est de sang trop froid pour connaître l'amour qui, pour lui, serait presque un anachronisme, si même on ne voyait pas en lui une violation flagrante de l'usage qui veut que les femmes soient communes à tout le monde. En un mot l'amour passerait à leurs yeux pour un luxe que rien ne saurait justifier. En cas d'absence d'un des maris, on offre sa place à un célibataire ou à un veuf, bien que ceux-ci soient en minorité ici, la femme survivant généralement à ses chétifs époux. On choisit

quelquefois un voyageur bouddhiste que ses affaires retiennent quelque temps dans le village. Un mari qui voyage ou qui cherche du travail dans les pays voisins, profite à chaque halte de l'hospitalité de ses coreligionnaires qui lui offrent leur propre femme. Si une femme est restée stérile, ses maris s'évertuent de toutes les façons pour engager les passants à descendre chez eux une nuit, dans l'espérance qu'ils les rendront pères. Malgré sa situation particulière, la femme est entièrement libre dans le choix d'un mari ou d'un amant. Elle jouit de l'estime générale, elle est toujours de bonne humeur, prend part à tout ce qui se dit et va sans obstacle partout où il lui plaît, sauf dans la principale chambre des prières au monastère, dont l'entrée lui est formellement interdite. Les enfants ne connaissent que leur mère. Ils ne ressentent aucune affection pour leurs pères, pour cette excellente raison qu'ils en ont une infinité. Sans approuver la polyandrie, je ne saurais cependant la blâmer au Tibet. Sans elle, la population s'accroîtrait prodigieusement. La famine et la misère s'abattraient sur toute la nation avec tout son cortège sinistre, meurtres, vols, etc ... crimes qui jusqu'ici sont absolument inconnus dans le pays entier.

Une fête dans un gonpa

Leh, capitale du Ladak, est une petite ville de cinq mille habitants, composée de deux ou trois rues aux maisons peintes en blanc. Au centre de la ville, se trouve la place carrée du bazar où les marchands de l'Inde, de la Chine, du Turkestan, de Kachmir et du Tibet viennent échanger leurs produits contre de l'or tibétain que leur apportent les indigènes qui y viennent s'approvisionner de vêtements de drap pour leurs moines et y achètent les menus objets de première nécessité.

Un vieux palais complètement inhabité s'élève sur une colline qui domine la ville. Au centre même de Leh est situé un vaste bâtiment, élevé de deux étages, où réside le gouverneur du Ladak, le vizir Souradjbal, Pendjabien très sympathique qui a passé à Londres son doctorat en philosophie. Pour égayer mon séjour à Leh, le gouverneur fit organiser sur la place du bazar un polo, jeu national des Tibétains que les Anglais ont introduit d'ici en Europe : le soir, on donna des danses et des jeux devant la terrasse de son habitation. Plusieurs bûchers embrasés éclairaient vivement les habitants accourus en foule et formant un cercle au milieu duquel un groupe de personnages déguisés en bêtes, en diables et en sorcières se trémoussaient, sautaient, s'avançaient et tournaient en exécutant des danses rythmées par la musique monotone et sans charme que faisaient entendre deux trompettes droites accompagnées d'un tambour. Le tapage infernal et les huées continuelles de la foule me causaient une fatigue extrême. La cérémonie termina par les danses gracieuses des Tibétaines, qui

pivotaient sur leurs talons en se dandinant et, arrivées devant nos fenêtres, nous faisions une profonde révérence, nous saluâmes et faisions cliqueter leurs bracelets de cuivre et d'ivoire en croisant leurs mains à la naissance des poignets.

Le lendemain, je partis de bon matin dans la direction d'un grand couvent nommé Himis et qui dans un site pittoresque, se dresse au haut d'un roc, au milieu d'une vallée qui domine l'Ind. C'est un des principaux monastères du pays, les dons des habitants et les subsides envoyés de Lhassa lui permettent de vivre. Sur la route qui mène au couvent, après avoir passé l'Ind par un pont près des nombreux villages, on trouve une infinité de manés avec des pierres remplies d'inscriptions gravées et des chortènes, que nos guides prenaient soin de tourner par la droite. Je voulus tourner mon cheval à gauche, mais les Ladakiens me firent revenir en arrière et conduisirent l'animal par la gauche en m'expliquant qu'il était d'usage de tourner par la droite. Il me fut impossible de savoir l'origine de cette coutume.

Nous nous acheminâmes à pied vers le gonpa que domine une tour crénelée, visible de fort loin, et nous nous trouvâmes devant une grande porte peinte de couleurs éclatantes, faisant partie d'un vaste bâtiment à deux étages qui renferme une cour pavée de petits cailloux. À droite, dans un des angles, est une grande porte peinte et ornée de larges anneaux de cuivre. C'est l'entrée du temple principal que décorent les peintures des principales idoles et où l'on voit une grande statue de Bouddha flanquée d'une multitude de statuetstes sacrées. À gauche, est une véranda ornée d'une immense girouette à prières. Tous les lamas du couvent avec leur lama en chef formaient un cercle autour de la girouette. En bas, sous la véranda, quelques musiciens tenaient en mains de longues trompettes et des tambours.

À droite de la cour, il y a une suite de portes donnant accès aux chambres des moines, toutes décorées de peintures sacrées, ornées de petites girouettes pieuses que surmontent les tridents peints en noir et rouge et dont les rubans d'étoffe sont surchargés d'inscriptions.

Au centre de la cour, se dressent deux grands mâts, à l'extrémité desquels flottent des queues de yaks et de longs rubans de papier, recouverts de préceptes religieux. Le long des murs du couvent se trouvent des girouettes pieuses ornées de rubans.

Un profond silence régnait dans la cour; chacun attendait anxieusement le commencement d'un mystère religieux qu'on allait représenter. Nous avons pris place sur la véranda, non loin des lamas. Presque aussitôt, les musiciens tirèrent de leurs trompettes des sons doux et monotones, en s'accompagnant d'un tambour bizarre, composé d'un cercle que supporte un bâton fiché dans le sol.

Aux premiers sons du chant mélancolique qu'accompagnait une musique bizarre, les portes qui donnaient le long des murs du couvent s'ouvrirent pour livrer passage à une vingtaine de personnages masqués, déguisés en animaux, oiseaux, diables et monstres inimaginables. Sur la poitrine, ils portaient des dragons fantastiques, des démons et des têtes de mort brodées en soie chinoise de différentes couleurs. De leur coiffure, qui consistait en un chapeau de forme conique, retombaient sur la poitrine de longs rubans multicolores couverts d'inscriptions. Ils portaient sur la figure un masque représentant une tête de mort brodée de soie blanche. Dans cet appareil, ils firent lentement le tour des mâts qui se dressaient au milieu de la cour, étendant les bras de temps à autre, et jetant en l'air, de la main gauche, une sorte de cuiller dont la partie principale est un fragment de crâne humain, cerclé d'un ruban au bout duquel étaient fixés des cheveux humains qui provenaient, assurait-on, des ennemis qu'on avait scalpés. Leur promenade autour des mâts devint bientôt une sauterie indéterminée. À un roulement plus accentué du tambour, les danseurs s'arrêtèrent, puis repartirent, brandissant vers le ciel des baguettes jaunes, ornées de rubans, qu'ils tenaient de la main droite dans une attitude menaçante. Ils vinrent saluer le chef des lamas, puis s'approchèrent de la porte qui menait au temple.

À ce moment, d'autres personnages, la tête couverte d'un masque de cuivre, firent irruption des principales portes du temple. Leur vêtement se composait d'étoffes brodées de différentes couleurs. D'une main, ils tenaient de petits tambourins et de l'autre, agitaient des clochettes. Une bille pendait le long de chaque tambourin, le moindre mouvement de la main la renvoyait contre la peau sonore, ce qui faisait un bruit étrange. Ces nouveaux danseurs firent plusieurs fois le tour de la cour, s'accompagnant de légers coups de tambourin. Après chaque couplet, ils faisaient un vacarme assourdissant en choquant leurs petits tambours tous en mesure, puis ils s'éloignaient en courant vers la porte d'entrée et venaient se ranger sur les marches de l'escalier. Il y eut un instant de silence général, au bout duquel nous vîmes déboucher de la porte du temple un troisième groupe de gens déguisés. Leurs masques énormes représentaient différentes déités et portaient sur le front un troisième œil. En tête, marchait Thlogan-Poudma-Jungnas, littéralement « né dans la fleur de lotus ». Un autre masque, richement habillé, l'accompagnait, tenant un grand parasol jaune couvert de dessins. Sa Suite se composait de dieux aux costumes magnifiques : Dorje-Trolong et Sangspa-Kouzpo, c'est-à-dire Brahma lui-même, et autres. Ces masques, comme nous l'expliqua un lama assis à nos côtés, représentaient six classes d'êtres soumis aux métamorphoses : les dieux, les demi-dieux, les hommes, les animaux, les esprits et les démons.

De chaque côté de ces personnages qui s'avançaient gravement, marchaient d'autres masques dont les costumes de soie étaient de couleurs éclatantes. Sur leur tête étaient tressées des couronnes d'or portant une bordure de six fleurons et, au centre, une haute flèche. Chaque masque tenait à la main un tambour. Dans ce déguisement, ils firent trois fois le tour des mâts, aux sons d'une musique bruyante et incohérente et s'assirent par terre autour de Thlogan-Poudma-Jungnas, dieu à trois yeux, qui

s'introduisit gravement deux doigts dans la bouche et fit entendre un coup de sifflet strident. À ce signal, des jeunes gens revêtus d'un costume guerrier, portant des chemises courtes, aux jambes des grelots terminés par des rubans flottant au vent, sur la tête de monstrueux masques peints en vert où flottaient des drapeaux rouges triangulaires, sortirent aussitôt du temple au pas de course. Faisant un tapage infernal avec leurs tambourins et leurs grelots, ils se mirent à tourner et danser autour des dieux assis à terre. Deux grands gaillards qui les accompagnaient et qui avaient endossé un costume collant de bouffon, exécutèrent toutes sortes de sauts et de mouvements grotesques. L'un deux, tout en dansant, frappait sans cesse le tambour que tenait son compagnon. La foule, satisfaite, payait leurs contorsions de ses éclats de rire.

Un nouveau groupe, dont le déguisement consistait en mitres rouges et en pantalons jaunes, sortit du temple, en tenant des grelots et des tambourins. Ils prirent place vis-à-vis des dieux, représentant le pouvoir le plus puissant après la divinité.

Enfin, entrèrent en scène de nouveaux masques rouges et bruns, portant trois yeux peints sur la poitrine. Avec les précédents, ils formèrent deux rangées de danseurs qui, au son des tambourins et de la musique, exécutèrent une danse générale, tantôt s'approchant, tantôt s'éloignant, ici tournant en cercle et là formant une sorte de colonne, deux par deux. De temps à autre, ils faisaient des révérences, en guise de pauses. Bientôt, cette scène qui nous ennuyait terriblement, commença un peu à se calmer : dieux, demi-dieux, rois, hommes et esprits, se levèrent et, suivis de tous les masques, se dirigèrent vers la porte principale du temple d'où sortirent gravement des gens déguisés en squelettes d'un travail absolument parfait. Toutes ces sorties étaient prévues et calculées. Chacune avait sa signification particulière. Le cortège des danseurs s'arrêta pour laisser passer les squelettes qui se dirigèrent à pas comptés jusqu'aux mâts, s'y arrêtaient et firent claquer les morceaux de bois qui leur pendaient aux flancs et dont le son imitait le claquement des mâchoires. Ils firent encore deux fois le tour de la scène, la marche rythmée par les sons interrompus des tambours, et enfin entonnèrent un chant religieux. Ayant encore remué leurs mâchoires artificielles imitées dans la perfection et grincé fortement des dents, ils exécutèrent quelques contorsions pénibles à voir et enfin s'arrêtèrent.

A ce moment, on se saisit de l'image de l'ennemi des hommes, faite d'une sorte de pâte et placée au pied d'un des mâts, on la rompit, et les vieillards qui se trouvaient parmi les spectateurs en distribuèrent les morceaux aux squelettes, ce qui signifiait, paraît-il, qu'ils se tenaient prêts à les rejoindre bientôt au cimetière. Le lama en chef, s'approchant de moi, me pria d'aller sur la terrasse principale, boire avec lui le tchang de fête. J'acceptai avec plaisir cette invitation, car la tête me tournait de tout le spectacle auquel je venais d'assister. Après avoir traversé la cour et gravi un escalier rempli de girouettes pieuses, je franchis deux chambres où se trouvait une quantité considérable d'images de dieux, débouchai sur la terrasse où je m'assis sur un banc, en face du lama vénérable dont les yeux étincelaient d'esprit.

Trois lamas apportèrent des cruches de tchang, qu'ils versèrent dans de petites tasses de cuivre qu'on offrit d'abord au lama en chef, puis à moi et à mes serviteurs.

— « *Notre petite fête vous a-t-elle fait plaisir ?* » me demanda le lama.

— « *Je la trouve fort belle, et vous ne voyez encore sous l'impression du spectacle auquel je viens d'assister, mais, je vous avoue n'avoir jamais soupçonné un instant que le bouddhisme, dans ses cérémonies religieuses, pût étaler une forme extérieure aussi voyante, pour ne pas dire criarde.* »

— « *Il n'y a pas de religion dont les cérémonies ne s'entourent de plus de formes théâtrales,* me répondit le lama. *Il y a là un côté rituel qui ne viole aucunement les principes fondamentaux du bouddhisme. C'est un moyen pratique pour maintenir la foule ignorante dans l'obéissance et l'amour de l'unique Créateur, de même qu'avec un jouet on maintient un enfant soumis à ses parents. Le peuple, la foule ignorante, voilà l'enfant du Père.* »

— « *Mais que signifient, lui dis-je, tous ces masques, ces costumes, grelots, danses et, d'une façon générale, le spectacle entier qui paraissait exécuté d'après un certain programme ?* »

— « *Nous avons plusieurs fêtes semblables dans l'année, répondit le lama, et nous convions des particuliers à représenter des mystères, qui ont une grande analogie avec les pantomimes, où chaque acteur peut exécuter, à peu près, tous les mouvements et gestes qui lui plaisent, en se conformant toutefois aux circonstances et en s'en tenant à une idée maîtresse. Nos mystères ne sont autre chose que des pantomimes qui doivent montrer les dieux jouissant de la vénération générale qui, en récompense, doivent donner à l'homme la gaieté de l'âme que remplissent simultanément l'idée de mort inévitable et celle de vie future. Les acteurs reçoivent des vêtements appartenant au couvent, et ils jouent d'après des indications générales qui leur laissent pleine liberté pour les gestes. L'effet produit est fort beau sans doute, mais c'est au peuple à deviner la signification de tel ou tel acte. Vous aussi recourez quelquefois à ce procédé, ce qui cependant, n'altère en rien le principe même du monothéisme.* »

— « *Pardon, lui fis-je, mais cette masse d'idoles qui encombrent vos gonpas est une violation flagrante de ce principe.* »

— « *Ainsi que je vous l'ai déjà dit, répondit à mon interruption le lama, l'homme est et sera toujours en enfance. Il comprend tout, voit et sent la grandeur de la nature, mais il ne voit ni ne devine la grande âme qui créa et anima toutes choses. L'homme a toujours recherché les choses tangibles, il ne lui était pas possible de croire longtemps à ce qui échappait à ses sens matériels. Il s'est ingénié pour trouver le moyen de contempler le Créateur, il a cherché à entrer en relations directes avec celui qui lui fait tant de bien et aussi, comme il le croit à tort, tant de mal. C'est pour cela qu'il s'est mis à adorer chaque partie de la nature dont il recevait un bienfait. Nous en voyons un exemple frappant chez les anciens Egyptiens qui adoraient des animaux, des arbres et des pierres, les vents et les pluies. D'autres nations, plus enfoncées dans l'ignorance, s'apercevant que les*

résultats du vent n'étaient pas toujours du bonheur et que la pluie n'amenait pas inévitablement avec elle une bonne récolte, voyant les animaux se dérober à l'obéissance des hommes, se mirent à chercher des intermédiaires directs entre eux-mêmes et la grande force mystérieuse et insondable du Créateur. Aussi se sont-ils fait des idoles qu'ils ont regardées comme neutres pour tout ce qui les entourait et à l'entremise desquelles ils ont toujours eu recours. Dès la haute antiquité et jusqu'à nos jours, l'homme n'a jamais tendu que vers la réalité tangible. En cherchant la route qui devait les conduire aux pieds du Créateur, les Assyriens ont tourné leurs regards vers les astres, qu'ils contemplaient sans pouvoir les atteindre. Les Guèbres ont conservé cette croyance jusqu'à maintenant. Dans leur nullité et l'aveuglement de leur esprit, les hommes sont incapables de concevoir le lien invisible et spirituel qui les unit à la grande Divinité, ce qui explique pourquoi ils ont recherché des choses palpables qui fussent du domaine des sens. C'est ainsi qu'ils portèrent une grande atténuation au principe divin. Toutefois, ils n'ont jamais osé attribuer aux images visibles et sorties de leurs mains une existence divine et éternelle. Nous pouvons voir le même fait dans le brahmanisme, où l'homme, abandonné à son penchant pour la forme extérieure, s'est créé peu à peu, et non tout d'une pièce, une armée de dieux et de demi-dieux. C'est peut-être le peuple israélite qui a démontré de la façon la plus flagrante l'amour de l'homme pour tout ce qui est concret, malgré une série de miracles éclatants accomplis par le grand Créateur, qui est le même pour tous les peuples. Le peuple d'Israël n'a pu s'empêcher de fondre un dieu de métal, à la minute même où son prophète Mossa s'entretenait avec le Créateur !

Le bouddhisme est passé par les mêmes modifications. C'est notre grand réformateur Çakya-Mouni, inspiré par le suprême Juge, qui comprenait véritablement la majesté une et indivisible de Brahma et avait fait tous ses efforts pour empêcher qu'on ne confectionnât des images qui devaient paraître-il, lui ressembler. Il s'était ouvertement séparé des brahmines polythéistes et avait prêché la pureté et l'immortalité de Brahma. Le succès qu'il a trouvé avec ses disciples auprès de la population, lui a valu d'être persécuté par les brahmines qui, à créer de nouveaux dieux, s'étaient trouvés une source de revenus personnels et qui contrairement à la loi de Dieu, traitaient le peuple d'une façon despotique. Nos premiers prédicateurs sacrés, auxquels on donne chez nous le nom de bouddhas, ce qui veut dire savants et saints, parce que le Grand Créateur s'est incarné en eux, se sont établis dans différentes contrées du globe. Comme leurs sermons visaient surtout, pour l'attaquer, la tyrannie des brahmines et l'exploitation de l'idée de Dieu qui était pour eux un véritable commerce, la presque totalité des bouddhistes, c'est-à-dire ceux qui ont suivi la doctrine des saints prédicateurs, s'est rencontrée dans le bas peuple de la Chine et de l'Inde. Parmi ces prédicateurs sacrés, on entoure d'une vénération particulière le bouddha Çakya-Mouni connu en Chine aussi sous le nom Fô, qui vécut il y a trois mille ans et dont la prédication ramena la Chine entière dans la voie du vrai Dieu, et le bouddha Gothama, qui vivait il y a deux mille cinq cents ans et qui convertit près de la moitié des Indous à la parole du Dieu impersonnel, invisible et seul de son espèce. Le bouddhisme se divise en plusieurs sectes qui ne diffèrent d'ailleurs

l'une de l'autre que par certaines cérémonies religieuses, le fond de la doctrine étant partout le même. Les bouddhistes tibétains, auxquels on donne le nom de lamaïstes, se sont séparés des Foïstes, il y a quinze cents ans. Jusqu'alors, nous avons fait partie des adorateurs du bouddha Fô Çakya-Mouni, qui, le premier, avait réuni toutes les lois édictées par les différents bouddhas, lors du grand schisme qui s'était produit au sein du brahmanisme. Plus tard, un khoutoukhte mongol a traduit en chinois les livres du grand Bouddha, ce dont l'empereur de Chine l'a récompensé en lui accordant le titre de Go-Chi— précepteur du roi —, après sa mort ce titre de Go-Chi était donné au Dalai-Lama du Tibet. Depuis cette époque, tous les titulaires de ce poste ont porté le titre de Go-Chi, notre religion elle-même s'est appelée lamaïque. Elle admet des moines rouges et des moines jaunes. Ceux-là peuvent se marier et reconnaissent l'autorité du Bantsine, qui réside à Téchow Loumba et qui est le chef de l'administration civile du Tibet. Nous autres, lamas jaunes, avons prononcé le vœu du célibat et notre chef direct est le Dalai-Lama. Voilà la différence qui sépare ces deux ordres religieux, dont le rituel est identique. »

— « *Tous organisent-ils des mystères semblables à ceux auxquels je viens d'assister ?* »

— « *Oui, à peu d'exceptions près. Jadis, ces fêtes eurent une pompe très solennelle, mais, depuis la conquête du Ladak, nos couvents ont été mis plus d'une fois au pillage et nos richesses dérobées. Maintenant, nous nous contentons de vêtements blancs et d'ustensiles de bronze, alors que, dans le Tibet même, on ne voit qu'or et que tissus d'or.*

»

— « *Dans une visite récente que je fis à un gonpa, un des lamas m'a entretenu d'un prophète, ou, comme vous le nommez, d'un bouddha du nom d'Issa. N'auriez-vous rien à m'apprendre sur son existence ?* » demandai-je à mon interlocuteur, saisissant un moment favorable pour aborder le sujet auquel je portais un si vif intérêt.

— « *Le nom d'Issa est très respecté parmi les bouddhistes, me répondit-il, mais il n'est guère connu que des lamas en chef qui ont lu les rouleaux relatifs à sa vie. Il y a eu une infinité de bouddhas semblables à Issa, et les quatre-vingt-quatre mille rouleaux qui existent regorgent de détails sur sur chacun d'eux, mais bien peu de gens en ont lu la centième partie. Pour se conformer à la coutume établie, chaque élève ou lama qui a visité Lhasa, ne manque pas de faire cadeau d'une ou de plusieurs copies au couvent auquel il appartient. Notre gonpa, entre autres, en possède déjà un grand nombre, que je lis à mes heures de loisir. Parmi ces copies, se trouvent des descriptions de la vie et des actes du bouddha Issa, qui prêcha la doctrine sainte dans l'Inde et chez les fils d'Israël, et qui fut mis à mort par des païens dont les descendants adoptèrent les croyances qu'il répandait, et ces croyances sont les vôtres. Le grand Bouddha, âme de l'univers, est l'incarnation de Brahma. Il demeure immobile presque toujours, renfermant en lui toutes choses, depuis l'origine des êtres, et son souffle vivifie le monde. Il a abandonné l'homme à ses propres forces. À certaines époques, il sort cependant de son inaction et revêt une forme humaine pour essayer d'arracher ses créatures à une perte irrémédiable. Au cours de son existence terrestre, Bouddha crée un nouveau*

monde au milieu des gens égarés, puis quitte de nouveau la terre pour redevenir un être invisible et reprendre sa vie de félicité parfaite.

Il y a trois mille ans, le grand Bouddha s'est incarné dans le célèbre prince Çakya-Mouni, en soutenant et en propageant les doctrines de ses vingt incarnations. Il y a deux mille cinq cents ans, la grande âme du Monde s'est incarnée à nouveau dans Gothama, jetant les fondements d'un nouveau monde en Birmanie, à Siam et dans différentes îles. Bientôt après, le bouddhisme a commencé à pénétrer en Chine, grâce à la persévérance des sages qui s'appliquaient à propager la doctrine sainte, et sous Ming-Ti de la dynastie Honi, vers 2050, la doctrine de Çakya-Mouni reçut l'adoption du peuple. Simultanément avec l'apparition du bouddhisme en Chine, la doctrine commence à se répandre parmi les Israélites. Il y a environ deux mille ans, l'Être parfait, rompant encore pour quelque temps avec son inaction, s'est incarné dans le nouveau-né d'une famille pauvre. Il voulait qu'une bouche enfantine, employant des images populaires, éclairât les malheureux sur la vie d'outre-tombe et ramenât les hommes dans le chemin du vrai, en leur indiquant, par son propre exemple, la voie qui les pourrait le mieux conduire à la pureté morale originelle. Lorsque l'enfant sacré eut atteint un certain âge, on l'emmena aux Indes où, jusqu'à l'âge d'homme, il étudia toutes les lois du grand Bouddha qui réside éternellement dans le ciel. »

— « *Dans quelle langue sont rédigés les principaux rouleaux relatifs à la vie d'Issa ?* »

fis-je, en me disposant à me lever, car mon interlocuteur, si intéressant pour moi, ressentait un peu de fatigue et venait de faire tourner une petite girouette pieuse pour mettre fin à notre conversation.

— « *Des rouleaux, apportés de l'Inde à Népal et de Népal au Tibet, relatifs à l'existence d'Issa, sont écrits dans la langue pali, et se trouvent actuellement à Lhassa, mais une copie en notre langue, je veux dire dans la langue tibétaine, existe chez nous.* »

— « *Comment regarde-t-on Issa au Tibet ? Y a-t-il la réputation d'un saint ?* »

— « *Le peuple ignore même son existence, il n'y a guère que les grands lamas qui le connaissent pour s'être livrés à l'étude des rouleaux où sa vie est relatée. Mais comme sa doctrine ne constitue pas une partie canonique du bouddhisme et que les adorateurs d'Issa ne reconnaissent pas l'autorité du Dalai-Lama, on ne reconnaît pas, au Tibet, le prophète Issa, de même que beaucoup de ses semblables, pour un des saints principaux.* »

— « *Commettriez-vous un péché si vous récitiez ces copies à un étranger ?* », lui demandai-je.

— « *Ce qui appartient à Dieu, me répondit-il, appartient aussi aux hommes. Notre devoir nous oblige à nous prêter de bonne grâce à la propagation de sa doctrine, seulement, j'ignore où se trouvent ces papiers. Si vous visitez jamais notre gonpa, je me ferai un plaisir de vous les montrer.* »

À ce moment, deux moines, entrèrent, prononcèrent quelques mots inintelligibles pour moi et s'en furent.

— « *On m'appelle pour les sacrifices. Veuillez donc m'excuser* », me dit le lama, qui, après un salut, se dirigea vers la porte et disparut. Je n'avais pas mieux à faire qu'à me retirer et m'aller coucher dans la chambre qui m'était affectée. J'y passai la nuit entière, après avoir bu du lait et pris quelque nourriture.

Le lendemain soir, j'étais arrivé à Leh, songeant aux moyens qui pourraient me permettre de revenir au couvent.

Deux jours après, par un exprès, j'expédiai au lama en chef un cadeau consistant en un réveil-matin, une montre et un thermomètre. Je lui faisais annoncer qu'avant de quitter le Ladak, je retournerais probablement au couvent, dans l'espoir qu'il ne se refuserait pas à me faire voir le livre qui avait fait le sujet de notre entretien.

J'avais formé le projet de gagner le Kachmir et d'en repartir quelque temps après pour Himis, mais le sort en décida autrement. En passant devant une montagne au haut de laquelle perche le gonpa de Piatak, mon cheval fit un faux pas et je tombai à terre si malheureusement que je me cassai la jambe droite au-dessous du genou. Il m'était impossible de continuer mon voyage. Je n'avais pas envie non plus de retourner à Leh, et la perspective de demander l'hospitalité au gonpa de Piatak, et de demeurer dans le bouge infect de ce couvent, ne m'enchantait pas outre mesure. J'ordonnai donc qu'on me transportât à Himis, où je pouvais arriver après une bonne demi-journée de trajet au pas. On pansa la jambe blessée, opération qui me causa d'intolérables souffrances, et l'on me hissa en selle. Un porteur soutenait ma jambe malade, un autre conduisait mon cheval par la bride. Nous franchîmes le seuil des portes d'Himis à une heure fort avancée de la soirée. Apprenant mon accident, tous les gens enfermés sortirent à ma rencontre, me transportèrent avec un luxe de précautions extraordinaire dans la meilleure de leurs chambres, me couchèrent sur une montagne d'objets mous, et placèrent une girouette pieuse auprès de ce lit improvisé. Tout cela se passait sous la surveillance directe de leur supérieur, qui serra affectueusement la main que je lui tendais pour le remercier de sa bonté.

Au matin, j'entourai moi-même l'endroit malade de petites planchettes oblongues que je réunis entre elles à l'aide de ficelles. Je m'efforçai de ne point faire de mouvements superflus. Le résultat favorable ne se fit pas attendre. Deux jours après, j'étais en état de quitter le gonpa et de me diriger lentement vers les Indes pour chercher un médecin.

Pendant qu'un jeune garçon mettait en branle la roue à prières qui était près de mon lit, le vénérable vieillard qui dirigeait le gonpa m'amusait avec des récits pleins d'intérêt. Il sortait souvent de leur étui mon réveil-matin et ma montre, me questionnant sur la façon de les remonter, et l'usage auquel ils servaient. Accédant enfin à mes vives instances, il finit par m'apporter deux gros livres cartonnés dont les grandes feuilles étaient en papier jauni par le temps. Il me lut alors la biographie d'Issa que je notai soigneusement sur mon carnet de voyage d'après la traduction que m'en faisait mon

interprète. Ce curieux document est rédigé sous forme de versets isolés qui, bien souvent, ne se rattachent pas les uns aux autres.

Le troisième jour, ma santé s'améliora au point de me permettre de continuer ma route. Après m'être soigné la jambe, je rebroussai chemin en me dirigeant vers les Indes à travers le Kachmir. Ce furent vingt jours d'un lent voyage, rempli d'intolérables souffrances, mais, grâce à une litière qu'un français, monsieur Peicheau, m'envoya obligeamment (je profite de l'occasion pour le remercier de sa gracieuse hospitalité), et à un ukase du grand-vizir du maharadjah de Kachmir intimant aux autorités l'ordre de me fournir des porteurs, je pus gagner Srinagar, d'où je repartis presque de suite, voulant gagner les Indes avant les premières chutes de neige.

À Muree, je rencontrai un autre français, le sympathique comte André de Saint-Phalle qui faisait un voyage d'agrément à travers l'Hindoustan. Pendant tout le parcours que nous fîmes ensemble jusqu'à Bombay, le jeune comte se montra rempli d'une touchante sollicitude pour moi que ma jambe brisée et la fièvre qui me minait, accablaient d'intolérables douleurs. Je lui en garde une sincère reconnaissance et jamais je n'oublierai les soins amicaux que m'ont prodigués, quand j'arrivai à Bombay, le marquis de Morès, le vicomte de Breteuil, monsieur Monod du Comptoir d'escompte, monsieur Moët gérant du Consulat, et tous les Français, de la très sympathique colonie française.

Il y avait fort longtemps que je mûrissais le projet de publier les mémoires sur la vie de Jésus-Christ que j'avais trouvés à Himis, dont j'ai parlé plus haut. Mais toutes sortes d'affaires avaient complètement absorbé mon temps. Ce n'est qu'aujourd'hui, après avoir passé de longues nuits blanches à coordonner toutes mes notes, après avoir groupé les versets conformément à la marche du récit, et imprimé à tout l'ouvrage un caractère d'unité, que je me résous à faire voir le jour à la curieuse copie que voici.

II – L’apocryphe d’Hémis : « La vie de saint Issa, le meilleur des fils des hommes »

I

1. La terre a tressailli et les cieux ont pleuré à cause du grand crime qui vient d'être commis dans le pays d'Israël.
2. Car on venait d'y torturer et d'y exécuter le grand juste Issa en qui résidait l'âme de l'univers,
3. laquelle s'était incarnée dans un simple mortel, afin de faire du bien aux hommes et d'exterminer les mauvaises pensées.
4. Et afin de ramener à la vie de la paix, de l'amour et du bien, l'homme dégradé par les péchés et pour lui rappeler l'unique et indivisible Créateur dont la miséricorde est infinie et sans bornes.
5. Voici ce que racontent à ce sujet des marchands venus d'Israël.

II

1. Le peuple d'Israël qui habitait un sol très fertile donnant deux moissons par an et qui possédait de grands troupeaux, excita par ses péchés la colère de Dieu,
2. qui lui infligea un châtement terrible en lui enlevant la terre, les bestiaux et toute sa fortune. Israël fut réduit en esclavage par des pharaons puissants et riches qui régnaient alors en Égypte.
3. Ceux-ci traitaient les Israélites plus mal que des animaux, les chargeaient de travaux difficiles et les mettaient aux fers. Ils couvraient leurs corps de blessures et de plaies sans leur donner d'aliments ni leur permettre de demeurer sous un toit,
4. pour les maintenir dans un état de frayeur continuelle et leur ôter toute ressemblance humaine.
5. Et dans sa grande calamité, le peuple d'Israël, se souvenant de son protecteur céleste, s'adressa à lui et implora sa grâce et sa miséricorde.
6. Un illustre pharaon régnait alors en Égypte, lequel se rendit célèbre par ses nombreuses victoires, les richesses qu'il avait amoncelées et les vastes palais que ses esclaves lui avaient érigés de leurs propres mains.
7. Ce pharaon avait deux fils dont le cadet s'appelait Mossa. Des savants israélites lui enseignaient diverses sciences.
8. Et l'on aimait Mossa en Egypte, pour sa bonté et la compassion qu'il témoignait à tous ceux qui souffraient.
9. En voyant que les Israélites ne voulaient pas, malgré les intolérables souffrances qu'ils enduraient, abandonner leur Dieu pour adorer ceux qu'avait créés la main de l'homme et qui étaient les dieux de la nation égyptienne,

10. Mossa crut en leur dieu indivisible qui ne laissait pas fléchir leurs forces faiblissantes.

11. Et les précepteurs israélites animaient l'ardeur de Mossa et recouraient à lui, le priant d'intercéder auprès du Pharaon, son père, en faveur de ses coreligionnaires.

12. Le prince Mossa s'en fut prier son père d'adoucir le sort des malheureux, mais le Pharaon s'emporta contre lui et ne fit qu'augmenter les tourments que subissaient ses esclaves.

13. Il arriva que, peu de temps après, un grand malheur visita l'Égypte. La peste vint y décimer jeunes et vieux, bien portants et malades. Le Pharaon crut à un ressentiment de ses propres dieux contre lui.

14. Mais le prince Mossa dit à son père que c'était le Dieu de ses esclaves qui intercédait en faveur de ces malheureux et punissait les Égyptiens.

15. Le Pharaon intima alors à Mossa, son fils, l'ordre de prendre tous les esclaves de race juive, de les conduire hors de la ville et de fonder, à une grande distance de la capitale, une autre cité où il demeurerait avec eux.

16. Mossa fit savoir aux esclaves hébreux qu'il les avait affranchis au nom de leur Dieu, le Dieu d'Israël. Il sortit avec eux de la ville et de la terre d'Égypte.

17. Il les conduisit donc dans la terre qu'ils avaient perdue par trop de péchés, il leur donna des lois et leur recommanda de prier toujours le Créateur indivisible dont la bonté est infinie.

18. À la mort du prince Mossa, les Israélites observèrent rigoureusement ses lois. Aussi Dieu les récompensa-t-il des maux auxquels ils avaient été exposés en Égypte.

19. Leur royaume devint le plus puissant de toute la terre, leurs rois se rendirent célèbres par leurs trésors, et une longue paix régna dans le peuple d'Israël.

III

1. La gloire des richesses d'Israël se répandit par toute la terre, et les nations voisines lui portèrent envie.

2. Mais le Très-Haut conduisait lui-même les armes victorieuses des Hébreux, et les païens n'osèrent les attaquer.

3. Malheureusement, comme l'homme ne s'obéit pas toujours à lui-même, la fidélité des Israélites à leur Dieu ne dura pas longtemps.

4. Ils commencèrent par oublier toutes les faveurs dont il les avait comblés, n'invoquèrent plus que très rarement son nom et demandèrent protection à des magiciens et à des sorciers.

5. Les rois et les capitaines substituèrent leurs propres lois à celles que Mossa leur avait rédigées. Le temple de Dieu et les pratiques du culte furent délaissés, le peuple s'adonna aux plaisirs et perdit sa pureté originelle.

6. Plusieurs siècles s'étaient écoulés depuis leur sortie d'Égypte, lorsque Dieu pensa de nouveau à exercer ses châtiments contre eux.

7. Des étrangers commencèrent à envahir le pays d'Israël, en dévastant les terres, ruinant les villages et emmenant les habitants en captivité.

8. Il vint une fois des païens de par-delà les mers, du pays de Romèles. Ils soumirent les Hébreux et instituèrent des chefs d'armée qui, par délégation du César, les gouvernèrent.

9. On détruisit les temples. On obligea les habitants à ne plus adorer le Dieu indivisible et à sacrifier des victimes aux dieux païens.

10. On fit des guerriers de ceux qui avaient été nobles. Les femmes furent ravies à leurs époux. Le bas peuple, réduit en esclavage, fut envoyé par milliers au-delà des mers.

11. Quant aux enfants, on les passait au fil de l'épée. Bientôt, dans tout le pays d'Israël, on n'entendit plus que des sanglots et des gémissements.

12. Dans cette détresse extrême, les habitants se souvinrent de leur grand Dieu. Ils implorèrent sa grâce et le supplièrent de leur pardonner. Notre Père, dans sa bonté inépuisable, écouta leur prière.

IV

1. En ce temps-là, vint le moment que le Juge plein de clémence avait choisi pour s'incarner dans un être humain.

2. Et l'Esprit Éternel, qui demeurait dans un état d'inaction complète et de Suprême Béatitude, se réveilla et se détacha, pour une période indéterminée, de l'Être Éternel,

3. afin d'indiquer, en revêtant une image humaine, les moyens de s'identifier avec la Divinité et de parvenir à la félicité éternelle,

4. et pour montrer, par son exemple, comment on pouvait arriver à la pureté morale et séparer l'âme de son enveloppe grossière pour qu'elle pût atteindre à la perfection qui lui était nécessaire pour passer dans le royaume du Ciel, qui est immuable et où règne le bonheur éternel.

5. Bientôt après, un enfant merveilleux naquit dans la terre d'Israël. Dieu lui-même parlait par la bouche de cet enfant des misères corporelles et de la grandeur de l'âme.

6. Les parents du nouveau-né étaient de pauvres gens, appartenant par leur naissance à une famille d'une piété insigne, qui oubliait son ancienne grandeur sur terre pour célébrer le nom du Créateur et le remercier des malheurs dont il se plaisait à l'éprouver.

7. Pour la récompense de ne pas s'être laissé détourner de la voie de la Vérité, Dieu bénit le premier-né de cette famille. Il le choisit pour son élu et l'envoya soutenir ceux qui étaient tombés dans le mal et guérir ceux qui souffraient.

8. Le divin enfant, à qui l'on donna le nom d'Issa, commença dès ses plus tendres ans à parler du Dieu unique et indivisible, exhortant les âmes égarées à se repentir et à se purifier des péchés dont elles s'étaient rendues coupables.
9. On venait l'écouter de partout et l'on s'émerveillait des propos qui sortaient de sa bouche enfantine. Tous les Israélites tombèrent d'accord pour dire que l'Esprit Éternel habitait en cet enfant.
10. Lorsqu'Issa eut atteint l'âge de treize ans, époque où un Israélite doit prendre femme,
11. la maison où ses parents gagnaient leur vie, moyennant un travail modeste, commença à être un lieu de réunion pour les gens riches et nobles, qui voulaient avoir pour gendre le jeune Issa, déjà célèbre par ses discours édifiants au nom du Tout-Puissant.
12. C'est alors qu'Issa quitta clandestinement la maison paternelle, sortit de Jérusalem et, avec des marchands, se dirigea vers le Sindh,
13. dans le but de se perfectionner dans la parole divine et d'étudier les lois des grands Bouddhas.

V

1. Au cours de sa quatorzième année, le jeune Issa, béni de Dieu, vint en deçà du Sindh et s'établit parmi les Aryas, dans le pays chéri de Dieu.
2. La renommée alla répandre le nom du merveilleux enfant le long du Sindh septentrional. Quand il traversa le pays des cinq rivières et le Radjipoutan, les fervents du dieu Djaïne le prièrent de demeurer parmi eux.
3. Mais il quitta les admirateurs fourvoyés de Djaïne et s'en fut à Djagguernat, dans la contrée d'Orsis, où repose la dépouille mortelle de Viassa-Krichna et où les prêtres blancs de Brahma lui firent un joyeux accueil.
4. Ils lui apprirent à lire et à comprendre les Vèdas, à guérir à l'aide de prières, à enseigner et à expliquer l'Écriture Sainte au peuple, à chasser l'esprit malin du corps de l'homme et à lui rendre l'image humaine.
5. Il passa six ans à Djagguernat, à Radjagriha, à Bénarès et dans les autres villes saintes. Tout le monde l'aimait, car Issa vivait en paix avec les Véises et les Soudras à qui il enseignait l'Écriture Sainte.
6. Mais les Brahmines et les Kchatrias lui dirent que le grand Para-Brahma leur défendait de se rapprocher de ceux qu'il avait créés de son ventre et de ses pieds,
7. que les Véises n'étaient autorisés qu'à entendre la lecture de Vèdes et ce, aux jours de fête seulement,

8. qu'il était interdit aux Soudras, non seulement d'assister à la lecture de Vèdes, mais même de les contempler, car leur condition était de servir à perpétuité et comme esclaves, les brahmines, les Kchatrias et les Véises eux-mêmes.

9. « *Seule, la mort peut les affranchir de leur servitude* », a dit Para-Brahma. « *Quitte-les donc et viens adorer avec nous les dieux qui s'irriteront contre toi, si tu leur désobéis.* »

10. Mais Issa n'écoula pas leurs discours et s'en fut chez les Soudras prêcher contre les Brahmines et les Kchatrias.

11. Il s'éleva fortement contre le fait que s'arroke un homme de dépouiller ses semblables de leurs droits d'homme. En effet, disait-il, « *Dieu le Père n'établit aucune différence entre ses enfants qui tous lui sont également chers* ».

12. Issa nia l'origine divine des Vèdas et des Puranas car, enseignait-il à ceux qui le suivaient, une loi a été donnée à l'homme pour le guider dans ses actions :

13. « *Crains ton Dieu, ne fléchis les genoux que devant lui seul et n'apporte qu'à lui seul les offrandes qui proviennent de tes gains.* »

14. Issa nia la Trimourti et l'incarnation de Para-Brahma en Vischnou, Siva et autres dieux car, disait-il :

15. « *Le Juge éternel, l'Esprit Éternel composent l'âme unique et indivisible de l'univers, laquelle, seule, crée, contient et vivifie le tout.* »

16. « *Il n'y a que lui seul qui ait voulu et créé, que lui qui existe depuis l'Éternité et dont l'existence n'aura pas de fin, il n'a pas de semblables ni aux cieux, ni sur terre.* »

17. « *Le grand Créateur n'a partagé son pouvoir avec personne, encore moins avec des objets inanimés, ainsi que l'on vous l'a enseigné, car lui seul possède la toute-puissance.* »

18. « *Il a voulu, et le monde a paru d'une pensée divine, il a réuni les eaux et en a séparé la partie sèche du globe. Il est la cause de la vie mystérieuse de l'homme en qui il a soufflé une partie de son être.* »

19. « *Et il a subordonné à l'homme les terres, les eaux, les bêtes et tout ce qu'il a créé et que lui-même conserve dans un ordre immuable, en fixant à chaque chose sa durée propre.* »

20. « *La colère de Dieu se déchaînera bientôt sur l'homme, car il a oublié son Créateur. Il a rempli ses temples d'abominations, et il adore une foule de créatures que Dieu lui a subordonnées,* »

21. « *car, pour complaire à des pierres et à des métaux, il sacrifie des êtres humains en qui réside une partie de l'esprit du Très-haut,* »

22. « *car il humilie ceux qui travaillent à la sueur de leur front pour acquérir la faveur d'un fainéant qui est assis à une table somptueusement garnie.* »

23. « *Ceux qui privent leurs frères du bonheur divin en seront privés eux-mêmes, et les Brahmines et les Kchatrias deviendront les Soudras des Soudras avec qui l'Éternel se trouvera éternellement.* »

24. « *Parce qu'au jour du Jugement dernier, les Soudras et les Véises seront pardonnés à cause de leur ignorance et que Dieu, au contraire, fera sévir son courroux sur ceux qui se seront arrogé ses droits.* »

25. Les Véises et les Soudras furent frappés d'une vive admiration et demandèrent à Issa comment il leur fallait prier pour ne pas perdre leur félicité.

26. « *N'adorez pas les idoles, car elles ne vous entendent pas, n'écoutez pas les Védas, où la Vérité est altérée, ne vous croyez pas les premiers partout et n'humiliez pas votre prochain.* »

27. « *Aidez les pauvres, soutenez les faibles, ne faites de mal à qui que ce soit, ne convoitez pas ce que vous n'avez pas et ce que vous voyez chez les autres.* »

VI

1. Les prêtres blancs et les guerriers, ayant connu le discours qu'Issa adressait aux Soudras, résolurent sa mort et envoyèrent à cet effet leurs domestiques pour rechercher le jeune prophète.

2. Mais Issa, averti du danger par les Soudras, quitta nuitamment les environs de Djagguernat, gagna la montagne et se fixa dans le pays des Gaoutamides où avait vu le jour le grand Bouddha Çakya-Mouni, au milieu du peuple qui adorait l'unique et sublime Brahma.

3. Après avoir appris dans la perfection la langue Pali, le juste Issa s'adonna à l'étude des rouleaux sacrés de Soutras.

4. Six ans après, Issa, que le Bouddha avait élu pour répandre sa parole sainte, savait expliquer parfaitement les rouleaux sacrés.

5. Alors, il quitta le Népal et les monts Himalaya, descendit dans la vallée de Radjipoutan et se dirigea vers l'ouest en prêchant à des peuples divers la suprême perfection de l'homme,

6. et le bien qu'il faut faire à son prochain, ce qui est le moyen le plus sûr pour s'anéantir rapidement dans l'Éternel Esprit.

« *Celui qui aurait recouvré sa pureté primitive, disait Issa, mourrait, ayant obtenu le pardon de ses fautes et aurait le droit de contempler la majestueuse figure de Dieu.* »

7. En traversant les territoires païens, le divin Issa enseigna que l'adoration de dieux visibles était contraire à la loi naturelle.

8. « *Car l'homme, disait-il, n'avait pas eu en partage le don de voir l'image de Dieu et de construire toute une foule de divinités à la ressemblance de l'Éternel.* »

9. « *En outre, il est incompatible avec la conscience humaine de faire moins de cas de la grandeur de la pureté divine que d'animaux ou d'ouvrages exécutés de main d'homme, en pierre ou en métal.* »

10. « *L'Éternel législateur est un. Il n'y a pas d'autres dieux que lui. Il n'a partagé le monde avec personne, ni entretenu personne de ses intentions.* »

11. « *De même qu'un père agirait envers ses enfants, de même Dieu jugera les hommes, après leur mort, d'après ses lois miséricordieuses, jamais il n'humiliera son enfant en faisant émigrer son âme, comme en un purgatoire, dans le corps d'une bête.* »

12. « *La loi céleste, disait le Créateur par la bouche d'Issa, répugne à l'immolation de sacrifices humains à une statue ou à un animal, car, Moi, j'ai sacrifié à l'homme tous les animaux et tout ce que renferme le monde.* »

13. « *Tout a été sacrifié à l'homme, qui se trouve m'être directement et intimement lié à Moi son Père, aussi celui-là sera-t-il sévèrement jugé et châtié par la loi divine qui M'aura ravi Mon enfant.* »

14. « *L'homme est nul devant le Juge Éternel, au même titre que l'animal l'est devant l'homme.* »

15. « *C'est pourquoi je vous le dis, quittez vos idoles et n'accomplissez pas de cérémonies qui vous séparent de votre Père et vous lient à des prêtres dont le ciel s'est détourné.* »

16. « *Car ce sont eux qui vous ont écartés du vrai Dieu et dont les superstitions et la cruauté vous conduisent à la perversion de l'esprit et à la perte de tout sens moral.* »

VII

1. Les paroles d'Issa s'étaient répandues parmi les païens au milieu des pays qu'il traversait, et les habitants délaissaient leurs idoles.

2. Ce que voyant, les prêtres exigèrent de celui qui glorifiait le nom du Dieu vrai, les preuves, en présence du peuple, des blâmes qu'il leur infligeait et la démonstration du néant des idoles.

3. Et Issa leur répondit : « *Si vos idoles et vos animaux sont puissants et possèdent réellement un pouvoir surnaturel, eh bien ! qu'ils me foudroient sur la place !* »

4. « *Fais donc un miracle, lui répliquèrent les prêtres, et que ton dieu confonde les nôtres, s'ils lui inspirent du dégoût !* »

5. Mais alors Issa : « *Les miracles de notre Dieu ont commencé à se produire depuis le premier jour où l'univers fut créé, ils ont lieu chaque jour, à chaque instant, quiconque ne les voit pas est privé d'un des plus beaux dons de la vie.* »

6. « *Et ce n'est pas contre des morceaux de pierre, de métal ou de bois, complètement inanimés, que la colère de Dieu se donnera libre carrière, mais elle retombera sur les hommes, à qui il faudrait détruire, pour faire leur salut, toutes les idoles qu'ils ont confectionnées* » :

7. « *De même qu'une pierre et un grain de sable, nuls comme ils le sont auprès de l'homme, attendent avec résignation le moment où l'homme les prendra pour en faire quelque chose d'utile, »*

8. « *De même, l'homme doit attendre la grande faveur que lui accordera Dieu en l'honorant d'une décision. »*

9. « *Mais, malheur sur vous, adversaires des hommes, si ce n'est pas une faveur que vous attendez, mais bien le courroux de la Divinité, malheur sur vous si vous attendez qu'elle atteste sa puissance par des miracles ! »*

10. « *Car ce ne sont pas les idoles qu'il anéantira dans sa colère, mais ceux qui les auront érigées, leurs cœurs seront la proie d'un feu éternel et leurs corps lacérés iront assouvir l'appétit des bêtes fauves. »*

11. « *Dieu chassera les animaux contaminés de ses troupeaux, mais il reprendra à lui ceux qui se seront égarés pour avoir méconnu la parcelle céleste qui habitait en eux. »*

12. Voyant l'impuissance de leurs prêtres, les païens ajoutèrent foi aux paroles d'Issa et, de crainte du courroux de la Divinité, mirent en pièces leurs idoles. Quant aux prêtres, ils s'enfuirent pour échapper à la vengeance populaire.

13. Et Issa apprenait encore aux païens à ne pas s'efforcer à voir de leurs propres yeux l'Esprit Éternel, mais à tâcher de le sentir par le cœur et, par une âme véritablement pure, à se rendre dignes de ses faveurs.

14. « *Non seulement, leur disait-il, ne consommez pas de sacrifices humains mais, en général, n'immolez aucun animal auquel la vie a été donnée, car tout ce qui a été créé l'a été au profit de l'homme. »*

15. « *Ne dérobez pas le bien d'autrui, car ce serait enlever à son prochain les objets qu'il s'est acquis à la sueur de son front. »*

16. « *Ne trompez personne, afin de ne pas être trompé vous-même, tâchez de vous justifier avant le jugement dernier, car alors ce sera trop tard. »*

17. « *Ne vous adonnez pas à la débauche, car c'est violer les lois de Dieu. »*

18. « *Vous atteindrez à la béatitude suprême, non seulement en vous purifiant vous-même, mais encore en guidant les autres dans la voie qui leur permettra de conquérir la perfection primitive. »*

VIII

1. Les pays voisins se remplirent du bruit des prédications d'Issa et, lorsqu'il entra en Perse, les prêtres prirent peur et interdirent aux habitants de l'écouter.

2. Mais, lorsqu'ils virent tous les villages l'accueillir avec joie et écouter religieusement ses sermons, ils donnèrent l'ordre de l'arrêter et le firent amener devant le grand-prêtre, où il subit l'interrogatoire suivant :

3. « De quel nouveau Dieu parles-tu ? Ignores-tu, malheureux que tu es, que saint Zoroastre est le seul juste admis à l'honneur de recevoir des relations de l'Être Suprême ? »

4. « Lequel a ordonné aux anges de rédiger par écrit la parole de Dieu à l'usage de son peuple, lois qu'on a données à Zoroastre dans le paradis. »

5. « Qui donc es-tu pour oser ici blasphémer notre Dieu et semer le doute dans le cœur des croyants ? »

6. Et Issa leur dit: « Ce n'est point d'un nouveau dieu que je parle, mais de notre Père céleste qui a existé avant tout commencement et qui sera encore après l'éternelle fin. »

7. « C'est de lui que j'ai entretenu le peuple qui, de même qu'un enfant innocent, n'est pas encore en état de comprendre Dieu par la seule force de son intelligence, et de pénétrer sa sublimité divine et spirituelle. »

8. « Mais, de même qu'un nouveau-né reconnaît dans l'obscurité la mamelle maternelle, de même votre peuple, qu'ont induit en erreur et votre doctrine erronée et vos cérémonies religieuses, a reconnu d'instinct son Père dans le Père dont je suis le prophète. »

9. « L'Être Éternel dit à votre peuple, par l'intermédiaire de ma bouche : " Vous n'adorerez pas le Soleil, car il n'est qu'une partie du monde que j'ai créé pour l'homme."

10. " Le Soleil se lève afin de vous chauffer pendant votre travail, il se couche afin de vous accorder le repos que j'ai fixé moi-même.

11. " Ce n'est qu'à moi, et à moi seul, que vous devez tout ce que vous possédez, tout ce qui se trouve autour de vous, soit au-dessus de vous, soit au-dessous. " »

12. « Mais, firent les prêtres, comment pourrait vivre un peuple selon les règles de la justice, s'il n'avait pas de précepteurs ? »

13. Alors Issa: « Tant que les peuples, répondit-il, n'ont pas eu de prêtres, la loi naturelle les a gouvernés et ils ont conservé la candeur de leurs âmes. »

14. « Leurs âmes étaient en Dieu, et pour s'entretenir avec le Père, l'on n'avait recours à l'intermédiaire d'aucune idole ou d'aucun animal, ni au feu, ainsi que vous le pratiquez ici. »

15. « Vous prétendez qu'il faut adorer le Soleil, le génie du Bien et celui du Mal, eh bien ! votre doctrine est détestable, vous dis-je, le Soleil n'agissant pas spontanément, mais de par la volonté du Créateur invisible qui lui a donné naissance. »

16. « Et qui a voulu que cet astre éclairât le jour et chauffât le travail et les semailles de l'homme ? »

17. « L'Esprit Éternel est l'âme de tout ce qu'il y a d'animé, vous commettez un grand péché, en le factionnant en l'esprit du Mal et l'esprit du Bien, car il n'est pas de Dieu hormis celui du Bien »

18. *« Qui, semblable à un père de famille, ne fait que du bien à ses enfants, auxquels il remet toutes leurs fautes s'ils se repentent. »*

19. *« Et l'esprit du Mal demeure sur la terre, dans le cœur des hommes qui détournent les enfants de Dieu du droit chemin. »*

20. *« C'est pourquoi je vous le dis, redoutez le jour du jugement, car Dieu infligera un châtiment terrible à tous ceux qui auront fait dévier de la vraie route ses enfants et qui les auront remplis de superstitions et de préjugés, »*

21. *« ceux qui ont aveuglé les voyants, transmis la contagion aux bienportants et enseigné le culte des choses que Dieu a soumises à l'homme pour son propre bien et pour l'aider dans ses travaux. »*

22. *« Votre doctrine est donc le fruit de vos erreurs, car en désirant approcher de vous le dieu de la Vérité, vous vous êtes créé de faux dieux. »*

23. Après l'avoir écouté, les mages résolurent de ne point lui faire de mal. La nuit, quand toute la ville reposait, ils le conduisirent en dehors des murs et l'abandonnèrent sur la grande route, dans l'espérance qu'il ne tarderait pas à être la proie des fauves.

24. Mais, protégé par le Seigneur notre Dieu, saint Issa continua sa route sans accident.

IX

1. Issa, que le Créateur avait élu pour rappeler le vrai Dieu aux humains plongés dans les dépravations, avait vingt-neuf ans quand il arriva dans le pays d'Israël.

2. Depuis le départ d'Issa, les païens avaient fait endurer des souffrances encore plus atroces aux Israélites, et ceux-ci étaient en proie au plus grand découragement.

3. Beaucoup d'entre eux avaient déjà commencé à délaissier les lois de leur Dieu et celles de Mossa, dans l'espérance de fléchir leurs farouches conquérants.

4. En présence de cette situation, Issa exhorta ses compatriotes à ne pas désespérer parce que le jour de la rédemption des péchés était proche, et il confirma sur lui la croyance qu'ils avaient au Dieu de leurs pères.

5. *« Enfants, n'allez pas vous abandonner au désespoir, disait le Père Céleste par la bouche d'Issa, car j'ai entendu votre voix, et vos cris sont parvenus jusqu'à moi. »*

6. *« Ne pleurez plus, ô mes bien-aimés, car vos sanglots ont touché le cœur de votre Père et il vous a pardonné comme il a pardonné à vos ancêtres. »*

7. *« Ne délaissez pas votre famille pour vous plonger dans la débauche, ne perdez pas la noblesse de vos sentiments et n'adorez point d'idoles qui resteront sourdes à votre voix. »*

8. *« Remplissez mon temple de votre espérance et de votre patience, et n'abjurez point la religion de vos pères, car moi seul les ai guidés et les ai comblés de bienfaits. »*

9. *« Vous relèverez ceux qui seront tombés, vous donnerez à manger à ceux qui ont faim, et vous viendrez en aide aux malades, afin d'être tous purs et justes au jour du dernier jugement que je vous prépare. »*

10. Les Israélites accouraient en foule à la parole d'Issa et lui demandaient où ils devaient remercier le Père Céleste puisque les ennemis avaient rasé leurs temples et fait main-basse sur les vases sacrés.

11. Issa leur répondit que Dieu n'avait pas en vue les temples édifiés de main d'homme, mais qu'il entendait par là les Cœurs humains qui sont le vrai Temple de Dieu.

12. *« Entrez dans votre Temple, dans votre cœur, éclairez-le de bonnes pensées et de la patience et de la confiance inébranlables que vous devez avoir en votre Père. »*

13. *« Et vos vases sacrés, ce sont vos mains et vos yeux, regardez et faites ce qui est agréable à Dieu car, en faisant du bien à votre prochain, vous accomplissez une cérémonie qui embellit le temple où séjourne Celui qui vous a donné le jour. »*

14. *« Car Dieu vous a créés à sa ressemblance, innocents, l'âme pure, le cœur rempli de bonté et destiné, non pas à la conception de projets méchants, mais fait pour être le sanctuaire de l'amour et de la justice. »*

15. *« Ne souillez donc pas votre cœur, vous dis-je, car l'Être Éternel y réside toujours. »*

16. *« Si vous voulez accomplir des œuvres empreintes de piété ou d'amour, faites-les d'un cœur large, et que votre action ne soit pas motivée par l'espoir du gain ou par un calcul commercial. »*

17. *« Car cette action ne vous ferait pas approcher du Salut et vous tomberiez alors dans un état de dégradation morale où le vol, le mensonge et l'assassinat passent pour des actes généreux. »*

X

1. Saint Issa allait d'une ville à une autre ville, raffermissant par la parole de Dieu le courage des Israélites, qui étaient prêts de succomber sous le poids du désespoir, et des milliers d'hommes le suivirent pour entendre ses prédications.

2. Mais les chefs des villes eurent peur de lui, et ils firent savoir au gouverneur principal, qui résidait à Jérusalem, qu'un homme appelé Issa était arrivé dans le pays, qu'il soulevait par ses sermons le peuple contre les autorités, que la foule l'écoutait assidûment et négligeait les travaux de l'État en ajoutant que, sous peu, il serait débarrassé de ses gouvernants intrus.

3. Alors Pilate, gouverneur de Jérusalem, ordonna qu'on se saisît de la personne du prédicateur Issa, qu'on l'amenât dans la ville et qu'on le conduisit devant les juges. Toutefois, pour ne pas exciter le mécontentement de la population, Pilate chargea les prêtres et les savants, vieillards hébreux, de le juger dans le temple.

4. Sur ces entrefaites, Issa, continuant ses prédications, arriva à Jérusalem. Ayant appris sa venue, tous les habitants, qui le connaissaient déjà de réputation, vinrent au-devant de lui.

5. Ils le saluèrent respectueusement et lui ouvrirent les portes de leur temple, afin d'entendre de sa bouche ce qu'il avait dit dans les autres villes d'Israël.

6. Et Issa leur dit : « *La race humaine périt à cause de son manque de foi, car les ténèbres et la tempête ont égaré le troupeau des humains et ils ont perdu leurs pasteurs.* »

7. « *Mais les tempêtes ne durent pas toujours et les ténèbres ne cacheront pas la lumière éternellement. Le ciel redeviendra bientôt serein, la clarté céleste se répandra par toute la terre et les ouailles égarées se réuniront autour de leur berger.* »

8. « *Ne vous efforcez pas de chercher des chemins directs dans l'obscurité, de peur de choir dans quelque fossé, mais rassemblez vos dernières forces, soutenez-vous l'un l'autre, placez toute votre confiance en votre Dieu et attendez qu'une première lueur apparaisse.* »

9. « *Celui qui soutient son voisin se soutient lui-même, et quiconque protège sa famille, protège tout son peuple et son pays.* »

10. « *Car soyez sûrs que le jour est proche où vous serez délivrés des ténèbres, vous vous rassemblerez en une seule famille et votre ennemi tressaillira de peur, lui qui ignore ce qu'est la faveur du grand Dieu.* »

11. Les prêtres et les vieillards qui l'écoutaient, pleins d'admiration devant son langage, lui demandèrent s'il était vrai qu'il eût tenté de soulever le peuple contre les autorités du pays, ainsi qu'on l'avait rapporté au gouverneur Pilate.

12. « *Peut-on s'insurger contre des hommes égarés à qui l'obscurité a caché leur chemin et leur porte* », répondit Issa, « *Je n'ai fait qu'avertir les malheureux, comme je le fais ici, dans ce temple, pour qu'ils ne s'avancassent pas plus loin sur des routes ténébreuses, car un abîme est ouvert sous leurs pas.* »

13. « *Le pouvoir terrestre n'est pas de longue durée et il est soumis à une foule de changements. Il ne serait d'aucune utilité pour un homme de se révolter contre lui, car un pouvoir succède toujours à un autre pouvoir, et c'est ainsi que cela se passera jusqu'à l'extinction de la vie humaine.* »

14. « *Par contre, ne voyez-vous pas que les puissants et les riches sèment parmi les fils d'Israël un esprit de rébellion contre le pouvoir éternel du Ciel ?* »

15. Et alors les vieillards : « *Qui es-tu, firent-ils, et de quel pays es-tu venu jusque chez nous ? Auparavant, nous n'avions pas entendu parler de toi et nous ignorions même jusqu'à ton nom.* »

16. « *Je suis Israélite, répondit Issa, et au jour de ma naissance, j'ai vu les murailles de Jérusalem, et j'ai entendu sangloter mes frères réduits en esclavage, et se lamenter mes sœurs qu'on a emmenées chez les païens.* »

17. « *Et mon âme s'attristait douloureusement quand je voyais que mes frères avaient oublié le vrai Dieu : étant enfant, j'ai quitté la maison paternelle pour aller me fixer chez d'autres peuples. »*

18. « *Mais, ayant entendu dire que mes frères subissaient des tortures encore plus grandes, je suis revenu au pays qu'habitaient mes parents, pour rappeler à mes frères la foi de leurs ancêtres, qui nous prêche la patience sur terre pour nous faire obtenir là-haut le bonheur parfait et sublime. »*

19. Et les savants vieillards lui firent encore cette question: « *On assure que tu renies les lois de Mossa et que tu enseignes au peuple l'abandon du temple de Dieu ? »*

20. Et Issa: « *On ne démolit pas ce qui a été donné par notre Père céleste et ce qui a été détruit par les pécheurs, mais j'ai recommandé de se purifier le cœur de toute souillure, car c'est là le véritable temple de Dieu. »*

21. « *Quant aux lois de Mossa, je me suis efforcé de les rétablir dans le cœur des hommes et je vous dis que vous ignorez leur portée véritable, car ce n'est pas la vengeance, mais le pardon qu'elles enseignent; seulement on a dénaturé le sens de ces lois. »*

XI

1. Ayant entendu Issa, les prêtres et les savants vieillards décidèrent entre eux de ne pas le juger, car il ne faisait de mal à personne et, s'étant présentés devant Pilate, institué gouverneur de Jérusalem par le roi païen du pays des Romèles, ils lui parlèrent ainsi :

2. « *Nous avons vu l'homme que tu accuses d'exciter notre peuple à la révolte, nous avons entendu ses prédications et nous savons qu'il est notre compatriote. »*

3. « *Mais les chefs des villes t'ont adressé de faux rapports, car c'est un homme juste qui enseigne au peuple la parole de Dieu. Après l'avoir interrogé, nous l'avons congédié pour qu'il aille en paix. »*

4. Le gouverneur entra dans une violente colère et envoya près d'Issa ses serviteurs déguisés, afin d'épier tous ses actes, et de communiquer aux autorités les moindres paroles qu'il adresserait au peuple.

5. Cependant, saint Issa continuait à visiter les villes voisines et prêchait les vraies voies du Créateur, en exhortant les Hébreux à la patience et en leur promettant une prompte délivrance.

6. Et pendant tout ce temps, beaucoup de gens le suivirent, partout où il allait, plusieurs ne le quittèrent pas et lui servirent de domestiques.

7. Et Issa disait: « *Ne croyez pas aux miracles faits par la main de l'homme, car celui qui domine la nature est seul capable de faire des choses surnaturelles, tandis que l'homme est impuissant à arrêter le courroux des vents et à répandre la pluie. »*

8. « *Cependant, il y a un miracle qu'il est possible à l'homme d'accomplir : c'est quand, plein d'une croyance sincère, il se décide à déraciner de son cœur toutes les mauvaises pensées et que, pour atteindre son but, il ne va plus par les chemins de l'iniquité.* »

9. « *Et toutes les choses qu'on fait sans Dieu ne sont qu'erreurs grossières, séductions et enchantements qui ne font que démontrer à quel point l'âme de celui qui pratique cet art est pleine de dévergondage, de mensonge et d'impureté.* »

10. « *N'ajoutez pas foi aux oracles, Dieu seul connaît l'avenir. Celui qui a recours aux devins souille le temple qui est dans son cœur et fait preuve de méfiance à l'égard de son Créateur.* »

11. « *La foi aux devins et à leurs oracles détruit la simplicité innée chez l'homme et sa pureté enfantine. Une puissance infernale s'empare de lui et le force à commettre toute espèce de crimes et à adorer les idoles,* »

12. « *Tandis que le Seigneur notre Dieu, qui n'a personne pour lui être égalé, est un tout-puissant, omniscient et omniprésent. C'est lui qui possède toute la sagesse et toute la lumière.* »

13. « *C'est à lui qu'il faut vous adresser pour être consolé dans vos chagrins, aidé dans vos travaux, guéri dans vos maladies, quiconque aura recours à lui n'essuiera pas de refus.* »

14. « *Le secret de la nature est entre les mains de Dieu, car le monde, avant d'apparaître, existait au fond de la pensée divine. Il est devenu matériel et visible par la volonté du Très-Haut.* »

15. « *Quand vous voudrez vous adresser à lui, redevenez enfants, car vous ne connaissez ni le passé, ni le présent, ni l'avenir, et Dieu est le maître du temps.* »

XII

1. « *Homme juste, lui dirent les serviteurs déguisés du gouverneur de Jérusalem, apprends-nous s'il nous faut exécuter la volonté de notre César ou attendre notre délivrance prochaine ?* »

2. Et Issa ayant reconnu des gens apostés pour le suivre dans ceux qui le questionnaient, leur dit : « *Je ne vous ai pas annoncé que vous seriez délivré du César, c'est l'âme, qui est plongée dans l'erreur qui aura sa délivrance.* »

3. « *Il ne peut y avoir de famille sans chef et il n'y aura pas d'ordre dans un peuple sans un César à qui il faut obéir aveuglément, car lui seul répondra de ses actes devant le tribunal suprême.* »

4. « *César possède-t-il un droit divin, lui demandèrent encore les espions, et est-il le meilleur des mortels ?* »

5. « *Il n'y en a pas de meilleur parmi les humains, mais il y a aussi des malades que des hommes élus et chargés de cette mission doivent soigner en usant des moyens que leur confère la loi sacrée de notre Père céleste.* »

6. « *La clémence et la justice, voilà les plus hauts dons accordés à César, son nom sera illustre, s'il s'en tient là. »*
7. « *Mais celui qui agit autrement, qui enfreint les limites du pouvoir qu'il a sur son subordonné, et va jusqu'à mettre sa vie en danger, celui-là offense le grand Juge et fait tort à sa dignité dans l'opinion des hommes. »*
8. Sur ces entrefaites, une vieille femme, qui s'était approchée du groupe pour mieux écouter Issa, fut écartée par un des hommes déguisés qui se plaça devant elle.
9. Alors Issa de dire: « *Il n'est pas bon qu'un fils repousse sa mère pour occuper la première place qui doit lui revenir. Quiconque ne respecte pas sa mère, l'être le plus sacré après Dieu, est indigne du nom de fils. »*
10. « *Ecoutez-donc ce que je vais vous dire : Respectez la femme, car c'est la mère de l'univers et toute la vérité de la création divine gît en elle. »*
11. « *C'est elle qui est la base de tout ce qu'il y a de bon et de beau, comme elle est aussi le germe de la vie et de la mort. D'elle dépend toute l'existence de l'homme, car elle est son appui moral et naturel dans ses travaux. »*
12. « *Elle vous enfante au milieu des souffrances, à la sueur de son front. Elle surveille votre croissance et jusqu'à sa mort vous lui causez les plus vives angoisses. Bénissez-la et adorez-la, car elle est votre unique ami et votre soutien sur terre. »*
13. « *Respectez-la, défendez-la, en agissant ainsi vous vous gagnerez son amour et son cœur et vous serez agréables à Dieu. C'est pourquoi beaucoup de fautes vous seront remises. »*
14. « *De même, aimez vos femmes et respectez-les, car elles seront mères demain et plus tard grand-mères de toute une nation. »*
15. « *Soyez soumis envers la femme, son amour ennoblit l'homme, adoucit son cœur endurci, dompte la bête et en fait un agneau. »*
16. « *La femme et la mère, trésor inappréciable que vous a donné Dieu, elles sont le plus bel ornement de l'univers, et d'elles naîtra tout ce qui habitera le monde. »*
17. « *Ainsi que le Dieu des armées qui, jadis sépara la lumière d'avec les ténèbres et le continent d'avec les eaux, la femme possède le divin talent de séparer, chez l'homme les bonnes intentions des mauvaises pensées. »*
18. « *C'est pourquoi, je vous le dis, après Dieu, vos meilleures pensées doivent appartenir aux femmes et aux épouses, la femme étant pour vous le temple divin où vous obtiendrez le plus facilement le bonheur parfait. »*
19. « *Puisez dans ce temple votre force morale. là, vous oublierez vos tristesses et vos insuccès, vous recouvrirez les forces perdues qui vous seront nécessaires pour aider votre prochain. »*
20. « *Ne l'exposez pas à être humiliée, par cela même, vous vous humilierez vous-même et vous perdriez le sentiment de l'amour, sans lequel rien n'existe ici-bas. »*

21. *« Protégez votre femme, pour qu'elle vous protège, vous et toute votre famille. Tout ce que vous ferez pour votre mère, votre femme, pour une veuve ou une autre femme dans la détresse, vous l'aurez fait pour votre Dieu. »*

XIII

1. Saint Issa enseigna ainsi le peuple d'Israël pendant trois ans, dans chaque ville, dans chaque village, sur les routes et les plaines, et tout ce qu'il avait annoncé se réalisait.

2. Pendant tout ce temps, les serviteurs déguisés du gouverneur Pilate l'observèrent étroitement, mais sans entendre rien dire qui ressemblât aux rapports qu'avaient adressés jadis les chefs des villes sur Issa.

3. Mais le gouverneur Pilate, s'effrayant de la trop grande popularité de saint Issa qui, à en croire ses adversaires, voulait soulever le peuple pour se faire nommer roi, ordonna à un de ses espions de l'accuser.

4. Alors on chargea des soldats de procéder à son arrestation, et on l'enferma dans un cachot souterrain où on lui fit subir des supplices variés dans l'intention de le forcer à s'accuser lui-même, ce qui permettrait de le mettre à mort.

5. Le saint, ne songeant qu'à la béatitude parfaite de ses frères, supporta les souffrances au nom de son Créateur.

6. Les serviteurs de Pilate continuèrent à le torturer et le réduisirent à un état de faiblesse extrême, mais Dieu était avec lui et ne permit pas qu'il mourût.

7. Apprenant les souffrances et les tortures qu'endurait leur saint, les principaux prêtres et les savants vieillards allèrent prier le gouverneur de mettre Issa en liberté à l'occasion d'une grande fête qui était proche.

8. Mais le gouverneur le leur refusa net. Ils le prièrent alors de faire comparaître Issa devant le tribunal des Anciens, afin qu'il fût condamné ou acquitté avant la fête, ce à quoi consentit Pilate.

9. Le lendemain, le gouverneur fit réunir les principaux capitaines, prêtres, vieillards savants et légistes dans le but de leur faire juger Issa.

10. On amena le saint de sa prison. On le fit asseoir devant le gouverneur entre deux brigands qu'on jugeait en même temps que lui, et pour montrer à la foule qu'il n'était pas le seul à être condamné.

11. Et Pilate, s'adressant à Issa, lui dit : *« Ô homme ! est-il vrai que tu soulèves les habitants contre les autorités dans l'intention de devenir toi-même roi d'Israël ? »*

12. *« On ne devient pas roi par sa propre volonté, répondit Issa, et l'on t'a menti en t'affirmant que je soulevais le peuple. Je n'ai jamais parlé que du Roi des cieux, et c'est lui que j'apprenais au peuple à adorer. »*

13. *« Car les fils d'Israël ont perdu leur pureté originelle et s'ils n'ont pas recours au vrai Dieu, ils seront sacrifiés et leur temple tombera en ruines. »*

14. « *Le pouvoir temporel maintient l'ordre dans un pays. Je leur apprenais donc à ne pas l'oublier. Je leur disais : " Voyez conformément à votre situation et à votre fortune, afin de ne pas troubler l'ordre public " et je les exhortais aussi à se souvenir que le désordre régnait dans leur cœur et dans leur esprit. »*

15. « *Aussi le Roi des Cieux les a-t-il punis et a-t-il supprimé leurs rois nationaux. Cependant, leur disais-je, si vous vous résignez à votre sort, en récompense, le Royaume des Cieux vous sera réservé. »*

16. À ce moment, on introduisit les témoins. L'un d'eux déposa ainsi : « *Tu as dit au peuple que le pouvoir temporel n'était rien auprès de celui du Roi qui devait bientôt affranchir les Israélites du joug païen. »*

17. « *Béni sois-tu, dit Issa, pour avoir dit la vérité, le Roi des Cieux est plus grand et plus puissant que la loi terrestre, et son Royaume surpasse tous les royaumes d'ici-bas. »*

18. « *Et le temps n'est pas éloigné où, conformément à la volonté divine, le peuple d'Israël se purifiera de ses péchés, car il est dit qu'un précurseur, viendra annoncer la délivrance du peuple et le réunira en une seule famille. »*

19. Et le gouverneur s'adressant aux juges : « *Entendez-vous ? L'Israélite Issa avoue le crime dont il est accusé. Jugez-le donc d'après vos lois et prononcez contre lui la peine capitale. »*

20. « *Nous ne pouvons le condamner, répondirent les prêtres et les Anciens, tu viens d'entendre toi-même qu'il faisait allusion au Roi des Cieux et qu'il n'a rien prêché aux fils qui constituât une insubordination contre la loi. »*

21. Le gouverneur manda alors le témoin qui, à l'instigation de son maître Pilate, avait trahi Issa. Cet homme vint et s'adressant à Issa : « *Ne te faisais-tu pas passer pour le roi d'Israël quand tu disais que celui qui règne aux cieux t'avait envoyé pour préparer son peuple ? »*

22. Et Issa, l'ayant béni, lui dit: « *Tu seras pardonné, car ce que tu dis ne vient pas de toi ! »* Puis, s'adressant au gouverneur : « *Pourquoi humilier ta dignité, et pourquoi apprendre à tes inférieurs à vivre dans le mensonge, puisque, même sans cela, tu as le pouvoir de condamner un innocent ? »*

23. À ces mots, le gouverneur entra dans une violente colère, et ordonna la condamnation à mort d'Issa et par contre l'acquittement des deux brigands.

24. Les juges s'étant consultés entre eux, dirent à Pilate: « *Nous n'assumerons pas sur nos têtes le grand péché de condamner un innocent et d'acquitter des bandits, chose contraire à nos lois. »*

25. « *Fais donc ce qu'il te plaira. »* Ayant dit, les prêtres et les savants vieillards sortirent et se lavèrent les mains dans un vase sacré en disant : « *Nous sommes innocents de la mort du juste. »*

XIV

1. Sur l'ordre du gouverneur, les soldats se saisirent d'Issa et des deux brigands qu'ils conduisirent sur le lieu du supplice où on les cloua sur des croix qu'on avait dressées en terre.
2. Tout le jour, les corps d'Issa et des deux bandits restèrent suspendus, dégouttant de sang, sous la garde des soldats. Le peuple se tenait debout à l'entour. Les parents des suppliciés priaient et pleuraient.
3. Au coucher du Soleil, les souffrances d'Issa prirent fin. Il perdit connaissance et l'âme de ce juste se détacha de son corps pour aller s'anéantir dans la Divinité.
4. Ainsi finit l'existence terrestre du reflet de l'Esprit Éternel, sous forme d'un homme qui avait sauvé les pécheurs endurcis et supporté tant de souffrances.
5. Cependant Pilate s'effraya de son action et fit rendre le corps du Saint à ses parents qui l'enterrèrent près de l'endroit de son supplice. La foule vint prier sur sa tombe et remplit l'air de sanglots et de gémissements.
6. Trois jours après, le gouverneur envoya ses soldats pour enlever le corps d'Issa et l'inhumer dans quelque autre endroit, de peur d'un soulèvement populaire.
7. Le lendemain la foule trouva le tombeau ouvert et vide. Aussitôt le bruit se répandit que le Juge Suprême avait envoyé ses anges enlever la dépouille mortelle du Saint en qui avait résidé sur terre une partie de l'Esprit Divin.
8. Quand ce bruit parvint à la connaissance de Pilate celui-ci se fâcha et défendit, sous peine d'esclavage et de mort, de jamais prononcer le nom d'Issa et de prier le Seigneur pour lui.
9. Mais le peuple continua à pleurer et à glorifier tout haut son maître. Aussi beaucoup furent emmenés en captivité, soumis à la torture et mis à mort.
10. Et les disciples de saint Issa abandonnèrent le pays d'Israël et s'en furent de tous côtés chez les païens, prêchant qu'il leur fallait abandonner leurs erreurs grossières, songer au salut de leur âme et à la félicité parfaite qui attend les humains dans le monde immatériel et plein de clarté où, en repos et dans toute sa pureté, réside dans une majesté parfaite le grand Créateur.
11. Les païens, leurs rois et leurs guerriers écoutèrent les prédicateurs, abandonnèrent leurs croyances absurdes, délaissèrent leurs prêtres et leurs idoles pour célébrer les louanges du très sage Créateur de l'univers, du Roi des Rois dont le cœur est rempli d'une miséricorde infinie.